U d'/ of Ottawa
39003004274352

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto

http://archive.org/details/leschosesquisenv00goss

LES CHOSES QUI S'EN VONT...

DU MEME AUTEUR

LEGENDES CANADIENNES—Trois Légendes Franciscaines de l'an 1629.—Librairie Notre-Dame, Montréal. .·. .·. .·. .·. .·.

EN PREPARATION

MON VILLAGE (Esquisses et Miniatures).

LE FRERE GILLES,
o.f.m.

Les Choses qui s'en vont ..,

N°
8A
28

NOUVELLE EDITION
corrigée et augmentée

UNIVERSITAS
O. M. I.
OTTAWIENSIS

Edition de "LA TEMPERANCE"
964 Dorchester Ouest
MONTREAL
1918

Universitas
CANADIANA
Ottaviensis

Avec la permission des Supérieurs.

PS
8513
.O8C4
1918
ef.3

A celui
qui a désiré
cette publication
et à quelques
autres
qu'il connaît.

—Et puis, vos "Choses", elles ne viennent toujours pas.

—C'est logique puisqu'elles "s'en vont"...

—Mais encore?

—C'est que j'ai changé d'idée.

—Pourquoi ça?

—Lorsque je commençai ces "Choses", en 1915, après avoir lu le "Vieux hangar" de M. l'abbé C. Roy, nous n'avions pas deux autres beaux livres qui ont paru depuis lors et dont l'éloge n'est plus à faire puisqu'il est dans toutes les bouches.

—"Chez nous" de M. Rivard et "Rapaillages" de M. l'abbé Groulx?

—Précisément. Après ces pages aussi savoureuses qu'élégantes et où les mots du terroir sont jetés comme des fleurs sous les pas des plus harmonieuses périodes classiques, les miennes, écrites un peu va-comme-je-te-pousse,

m'ont paru aussi insipides que vulgaires. C'est pourquoi je les ai abandonnées.

—Vous avez eu tort de ne pas les revoir. Les félicitations que méritent les éminents auteurs pour leur oeuvre à la fois hautement littéraire et profondément canadienne, auraient dû vous encourager comme elles le doivent faire pour tous ceux qui travaillent dans le même sens. Vous vous prétendez inapte à faire oeuvre littéraire? Soit! faites oeuvre canadienne, tout simplement.

—Ecrites ainsi, sans cérémonie ni syntaxe, ces pages ne sembleront-elles pas l'effet d'une gageure?

—Qu'importe! Ce sera au moins un travail intéressant à envoyer au Comité du Parler Français qui prépare notre Glossaire. Vous avez lu les "contes canadiens" dans la revue du folk-lore américain?

—Oui. Et vous voudriez que j'écrive ainsi?

—Pourquoi pas?

—Mais alors, au lieu de suivre les

exemples de nos "maîtres de l'heure", je prendrais une voie diamétralement opposée, puisque j'aurai, moi, quelques mots français piqués comme des fleurs sur les sentiers raboteux de mes phrases du terroir.

—Ce sera exquis !

—C'est donc sérieux?

—Alors?

—Eh bien! c'est ainsi que je les ai composées, afin de me rendre compte par moi-même de la tenue qu'aurait une suite d'articles écrits sans art, en "style habitant". Je vous les envoie telles quelles et vous les recommande: c'est souverain contre les attaques de neurasthénie. Pax et Bonum !

—Enfin !

A LA MAISON.

Le rouet.

IL y a, je dirai cinquante ans, pour faire un compte rond, le cultivateur qui avait un *bon roulant,* devait — selon l'antique usage venu de Normandie avec nos aïeux — *avantager* ses filles pour l'époque de leur mariage, non-seulement de la commode, du buffet, du coffre à *équipette* bourré de *bon butin;* mais encore de deux ou trois brebis (une *moutonne* et son petit par exemple), d'une *vache-à-lait,* de quelques volailles et d'un rouet tout *flambant neuf.* Si on pouvait savoir dans les rangs—et grâce à des *bavassements,* la nouvelle s'y répandait comme une traînée de poudre—qu'une chaise *berceuse* et une *pélerine de vison* viendraient s'ajouter au trousseau, *du coup,* la *Phine* à *Titoine* devenait un *parti extra.*

Le *cavalier* de cette *blonde* avait préalablement défriché un coin de sa concession et y avait bâti une maisonnette: *c'est bien du moins.* Il y avait ensuite disposé les meubles indispensables, chaises, lit, tables, huches, *bancaux-sciaux,* tous faits de sa main. C'est là qu'après les noces, les nouveaux mariés installaient leurs effets, assurés que le bonheur les y avait précédés, et ils s'arrangeaient pour y vivre toute une vie, la plus douce du monde, en attendant l'autre bonheur et l'autre vie.

Dès les premiers temps de leur union, le nouveau couple pouvait voir de sa fenêtre, les *animaux pacager* au milieu des souches, des *chicots* et des *abattis,* à un bout de la *terre faite;* tandis qu'à l'autre bout, la *planche* de blé, qu'une simple rigole séparait de celle du lin, commençait à *épier.* L'homme avait offert tout ce qu'il y a de plus fort: la terre, la maison, le lin, le blé; la femme apportait ce qu'il y a de plus doux: le lait, la laine, la plume. Et c'était avec une généreuse fierté qu'ils mettaient en commun, avec leurs biens et leur santé,

leur amour du travail et leur amour, tout simplement.

* * *

La jeune femme — tout en *ayant l'oeil à son ordinaire* — filait la laine de ses brebis, pour tricoter, le soir, de grandes chaussettes ou de petits *mitons*. Son homme, qui n'était jamais bien loin, à ses champs ou à ses *serpages*, pouvait la voir *bordasser;* car elle fermait rarement la porte *à demeure*. A son appel de midi: *"Ustache! viens-t'en; les pataques sont cuites"*, il pouvait répondre sans *s'époumonner*, sûr d'être entendu: *"On y va, Mélie, on y va"*. Et il venait.

Au cours du repas, tout comme la jeunesse qui est heureuse parce qu'elle n'a pas de passé, ils se parlaient de l'avenir. Puis, pendant que la *créature dégreyait* la table, Eustache, à genoux à la *bavette* du poêle, en train *d'aveindre* un tison pour allumer son *calumet*, demandait, *sans faire semblant de rien*: "Qu'est-ce que tu feras, Mélie, avec ces

fusées de laine qui *dégouttent au ras la plaque* du poêle?" La réponse ne se faisait pas attendre: "D'abord toi, répondait sa femme, tu vas me faire un *dévidoué, au plus coupant. — T'as qu'à voir,* reprenait Eustache en *riant dans ses barbes;* et puis après? — Après, si t'es sage comme une *toupie qui dort,* y a pas de *doutance* que je te le dirai; mais il *fera chaud,* si tu le sais avant."

Or, comme c'était une des toutes premières choses demandées par Mélie, Eustache choisissait son plus beau bois franc, *clair de noeuds,* qu'il mettait sécher au-dessus du poêle. Puis, lorsqu'il *mouillait à sciaux* ou *à varse,* et mieux encore, pendant les *squarres* et les grandes *bordées* d'hiver, il installait son établi dans la maison, et à force d'*écopeaux* et de *ripes* — un homme est pas *battu* pour *salir une place,* disait Mélie — il ajustait les pièces du fameux dévidoir, sous les yeux de sa femme, qui s'y entendait toujours mieux que lui.

C'est ainsi que le dévidoir est entré en même que le rouet dans nos maisons, bien avant le *ber*; et l'on peut bien

dire sans trop forcer la métaphore, il me semble, qu'ils nous ont vus naître.

N'est-il pas vrai que nous évoquons rarement une des premières visions de nos mères, sans lui trouver le rouet pour accessoire? Sans cela, la silhouette aimée reste toujours émouvante, certes, mais elle nous apparaît comme un jouet brisé auquel il manque quelque chose d'essentiel.

Si nous voulons remonter vers nos plus anciens souvenirs, la chanson maternelle — la "Poulette grise" par exemple — ne nous revient bien en mémoire qu'à travers les bruissements harmonieux du fuseau. Et si les yeux de nos mamans charmèrent nos premiers regards, n'est-ce pas la roue merveilleuse du rouet qui les étonna? Ces choses sont tellement mêlées dans le lointain de nos réminiscences enfantines; elles s'y embrouillent si délicieusement, que ce serait mal de vouloir séparer ce que notre coeur a depuis si longtemps uni.

*

* *

Le rouet, d'ailleurs, a non seulement des droits incontestables à nos égards pour les services qu'il nous a rendus, mais par sa souple élégance au repos, sa joliesse glorieuse au travail, il a droit aussi à notre admiration, et c'est toujours, vous le savez, une forme de l'amour.

Taillé dans le plus beau bois d'érable ou de hêtre; façonné avec une piété nationale, je dirais, par un art qui sait allier la grâce à la force, le rouet prenait, avec le temps et sous les caresses répétées des mains amies, une patine couleur de feuilles mortes saupoudrées de bronze. Les pieds, soigneusement dégrossis au tour, supportaient le corps délicat et droit, au-dessus duquel la tête — la grand'roue — apparaissait, aux heures de travail, toute nimbée de gloire. Oh! le joli petit rouet!

Plus bas que la tête et plus haut que les pieds — et pourquoi ne dirions-nous pas: dans ses mains — le rouet retenait prisonnière une colombe au bec et aux griffes d'argent, dont l'ardeur vorace arrachait, des mains de la fileuse, les

soyeux flocons de laine pour s'habiller de blanc, ou les lourdes *filasses* pour se revêtir d'or. Oh! le coquet petit rouet!

Et l'oiseau roucoulait doucement, doucement, tout d'abord. Puis, comme la fileuse bienveillante se laissait dépouiller en sa faveur; qu'elle excitait même ses convoitises; le gazouillis de sa voix subtile se muant en vraie chanson, s'unissait aux susurrements de la *bombe* qui *chantait* sur le poêle; aux trilles des petits serins dans le *trébuchet* pendu dans la fenêtre; aux refrains vieillots de la fileuse. Oh! le gai petit rouet!

Lorsqu'enfin la colombe traînait les ailes sous le poids de son travail, avec des petits rires discrets, des cris de joie contenus, le fuseau se laissait dépouiller de sa toilette par le dévidoir qui l'hynoptisait de ses grands gestes vides. Redevenu plus alerte, il recommençait une nouvelle *fusée,* avec la même joyeuse chanson, la même diligence, le même bonheur Oh! le courageux petit rouet!

Qu'il travaillât pour le simple *reprisage* des *chaussons* ou à la préparation

de la *chaîne* ou de la *tissure* pour les *habillements du dimanche,* c'était toujours le même entrain rieur. Entre temps, das un coin obscur, il attendait dans le silence, l'heure du travail et du dévouement qui devait l'auréoler de gloire. Oh! le vaillant petit rouet!

*
* *

Et malgré tant de services rendus, tant de chansons répétées parfois depuis l'aurore jusqu'à la brunante et dans les soirs, les bruits courent que les rouets s'en vont...

Hélas! que de rouets et de dévidoirs sont, *à l'heure qu'il est,* juchés sur les *entraits* des *fournils* ou dans les *ravalements* des greniers; élévation sans gloire qui se fait sans honneur et ne promet que l'oubli.

Oh! les vieux rouets qui ne filent plus! les vieux *dévidoués* qui ne virent plus! Quelles confidences ils se doivent faire là-haut, dans la *noirceur* et les fils d'araignées, sur les vieilles gens qui fu-

rent jeunes et sur les jeunes qui seront bientôt vieux! Ne troublons pas, par de stériles regrets, ces réminiscences plutôt tristes. S'ils parlent mal de nous, ayons le courage d'avouer qu'ils n'ont pas toujours tort, et consolons-nous dans la pensée d'avoir dit un peu de bien de ces chères vieilles choses qui s'en vont...

Le métier.

UN critique d'art, aussi ingénieux que subtil, fixe à huit le nombre des caractères de la beauté d'un lis. Ecoutons-le:

"1° la pleine grandeur de la puissance vitale exprimée par la pleine grandeur des formes visibles;

"2° l'unité d'action de la puissance vitale exprimée par l'unité spécifique, ou normale, ou idéale des formes visibles;

"3° la variété d'action de la puissance vitale exprimée par la variété spécifique, ou normale, ou idéale des formes visibles;" etc... etc...

Respirons un instant et laissons le délicat érudit aligner des *idéales,* des *vitales* et des *normales* jusqu'à l'épuisement de la formule, c'est-à-dire jusqu'au numéro 8 inclusivement. Re-

grettons toutefois qu'il faille tant de cérémonies à certains savants pour apprécier une belle fleur, selon une théorie qui peut être très logique, mais aussi parfaitement ennuyeuse comme tout ce qui est bien raisonné.

L'élasticité des formules en général et de celle-ci en particulier ne semble pas pouvoir s'étendre à l'objet qui m'occupe; car s'il est une chose qui puisse guérir la verve descriptive d'un individu — maladie qu'on nomme la tuberculose littéraire — en fut-elle à sa troisième période, c'est bien la vue du métier.

Approchons-nous pourtant pour le considérer. Chacun sait qu'à la suite de relations suivies la personne laide s'embellit, tandis que la beauté perd, si elle ne possède pas des qualités de l'esprit et du coeur. La laideur n'empêche personne d'être aimable et aimé au plus haut degré: nous en avons la preuve tous les jours.

Le métier est dans ce cas. Etudions-le et nous ne pourrons nous défendre de lui donner toute notre amitié.

Pour ce faire, il faut tout d'abord et nécessairement mettre le métier au second plan — quitte à vous le présenter en temps opportun — et à vous parler plutôt, dans un ordre progressif d'utilité, de ses collaborateurs.

Voici d'abord notre vieille connaissance, le rouet: vous savez, le rouet de nos mères et de nos grand'mères, et des grand'mères de nos grand'mères. Nobilisé par les faveurs des reines antiques, et partant, jouissant d'une indépendance reconnue de tous, son rôle auprès du métier, consiste dans le *filage* de la *chaîne* et de la *tissure* — laine ou chanvre — que celui-ci transformera en étoffe ou en toile. Il ne déroge ni ne s'abaisse; mais il se prête seulement, et le plus aimablement du monde.

Vient ensuite par ordre de grandeur, le *rouet à canneller,* qui ne ressemble à son presque homonyme que de nom. Il s'empare de la *tissure* pour en remplir les *trêmes,* puis de la *chaîne* pour en combler les grosses *cannelles*; de là son nom.

Le *cannellier* apparaît ensuite, droit,

rigide et sec comme un maestro. Artiste avant tout, il groupe avec art les cannelles dodues et bien chantantes et eur fait exécuter l'hymne nationale du intamarre.

Enfin *l'ourdissoir* (on comprendrait aussi étourdissoir) tend ses larges bras mouvants sur lesquels *l'ourdisseuse* enroule en spirale les brins de toutes les cannelles qui se dévident, en faisant le bruit dont je viens de parler. Après ce travail minutieux de *l'ourdisseuse*, les missions de l'ourdissoir et du cannellier sont terminées. Car, il est bon de vous dire que *la pièce est ourdie.*

Le métier, jusqu'alors digne et silencieux, se présente maintenant, et tend ses bras vides. L'ourdisseuse y attache d'abord un long et lourd peigne de bois, vrai démêloir pour la *chaîne* qui y passe et monte s'enrouler sur le rouleau d'arrière. L'extrémité des brins — *les pennes* — sont d'abord *passées en lames*; puis au moyen d'un crochet d'osier, *passées en rô*, et enfin nouées à la baguette que retiennent des *cordeaux* attachés au rouleau d'avant.

Les deux rouleaux, tournant en sens inverse, bandent la *chaîne* de la pièce qui, ainsi, est montée.

La pièce ainsi *parée*, la travailleuse s'asseyait à son *ouvrage* avec autant de bonheur qu'une organiste à son clavier, mais pour faire produire au sien, il est vrai, un tout autre genre d'harmonie. Son pédalier et son clavier, à elle, étaient les *marchettes* que les *ansouples* unissaient aux lames. Celles-ci étaient disposées de telle manière qu'en abaissant l'une au moyen d'une marchette, on faisait lever l'autre, et vice versa, ouvrant ainsi dans la *chaîne* un passage libre à la *navette*, chargée de *tissure*.

Le rô d'acier ou d'osier, qu'enserrait la châsse mobile pendue devant la travailleuse, et qu'*à tour de bras* elle ramenait vers elle, venait battre et serrer les brins de cette tissure. C'était comme son *grand jeu*, celui dont le bruit couvrait celui des marchettes et des lames. Lorsque la travailleuse, avec un léger bercement de barcarole, se penchait simultanément de la gauche à la droite de son métier, puis de la droite à la

gauche, pour lancer sa navette, alors seulement *la pièce marchait.* A voir la grâce austère de ce geste, on oubliait presque le vacarme qui en était la cause. Et l'on n'y pensait plus du tout, si on arrivait à se pencher sur le tissu qui en était le résultat pratique.

*
* *

C'est surtout aux expositions régionales ou provinciales qu'il fallait aller, pour se rendre compte de ce beau *travail au métier* exhibé par les femmes et les filles d'habitant, et pour en admirer la force et la finesse, autant que l'art ingénu et primitif.

Il y avait tout d'abord *la grosse étoffe du pays, grison* la plupart du temps. On la teignait aussi quelques fois en bleu, avec une recette qu'on pourrait fournir, en classant nos souvenirs d'enfance. Cette étoffe bleue ou grison, envoyée au *moulin-à-cardes* pour être *pressée* et foulée avec soin, devait habiller le cultivateur et ses

garçons, depuis les culottes à *bavaloises* jusqu'à la *cloque* à capuchon inclusivement. C'est avec cela qu'ils faisaient leurs beaux dimanches.

Venaient ensuite les étoffes *fleuries, carreautés* ou *fléchées.* Les *créatures* s'en faisaient de *rôdeuses* de belles robes garnies d'un biais et de boutons de velours. Lorsqu'elles s'habillaient *avec,* elles n'avaient pas honte *en toute,* de *débarquer* de voiture au *dernier coup* de la grand'messe, alors que tout le monde était encore sur le perron de l'église. Elle faisait envie à la mairesse elle-même.

On pouvait voir aussi aux expositions, les *flanelles simples, croisées* ou *bâtardes,* pour les chemises, jupes, draps, courte-pointes, etc... Puis encore, la toile de lin et la toile d'étoupe. Enfin paraissait la *catalogne,* notre tapis national. Tissées de couleurs voyantes, les catalognes étaient destinées à la *place* de la *grand'chambre* et au *cabinet des étrangers.* Avec des teintes neutres et des tons moins *criards,* elles étaient mises en *laises,*

un peu partout dans la maison, et jusque dans le *fournil.* Lorsqu'elles étaient pâles ou même toutes blanches, elles servaient de couvertures de lit. Parmi ces dernières, celles qui étaient préparées avec plus de soin et partant, plus fines, devenaient des *couvrepieds de ber* et même des tapis de table.

Rouet, métier et *Cie Limitée*... s'*unissaient* pour remplir les commodes et les *armoires à deux battants,* de draps de toile et de flanelle, de jupes, et de *mantelettes,* et que sais-je encore... sinon que tout cela sentait le *foin d'odeur* de *sept lieues à la ronde.*

Quand la mère voulait se *reniper,* elle savait bien trouver la robe *de mérinos* pour l'hiver, à côté de celle de *popeline* pour l'été. Son châle à franges, en soie fleurie (du gros-de-Naples) plié avec dévotion, supportait le chapeau-à-bec, avec des *gorgettes* — *falle-de-pigeon* — larges comme ça. Tout à côté, l'entoucas à pomme d'ivoire qui avait bien coûté *six shellings six sous,* et les *menottes* de *filoselle* qu'on ne trouverait plus *asteure* pour un *écu et*

six. Quant aux bottines de *prunelle* avec un bout de *cuir à patente,* ou aux souliers de *lastine,* s'ils n'étaient pas tout au ras, ils y étaient tout de même, croyez-le.

Le *père* n'était pas moins *faraud,* avec ses pantalons et son *surtout* de drap fin; sa veste de *cordé royal;* son *devant de chemise* en *bazin;* ses collets à pointes et l'ample cravate du temps de la Régence, sans oublier, gris ou noir, son chapeau de Paramatha.

C'étaient leurs habits de noces, à tous deux. Lorsqu'ils s'en revêtaient, ils se redressaient instinctivement, et s'en allaient *bras dessus bras dessous,* comme des mariés du matin. Après avoir servi à leur mariage, à quelque baptême de cloches, visite de l'évêque pour la confirmation, ou autres occasions solennelles semblables, ces vêtements les *endimanchaient* encore pour les noces de leurs garçons et de leurs filles, comme aussi pour être de *cérémonie* chez les uns et les autres, et même *pour porter* un mort. Ils désiraient de plus y être ensevelis, afin d'arriver

aux portes du paradis, parés comme au jour de leur union, pour célébrer les grandes noces éternelles, couronnant et prolongeant sans fin celles commencées ici-bas.

A ce bonheur qu'ils avaient goûté ensemble, sur le même coin de terre et dans une si constante communion de vues et d'intérêts, le métier n'était pas étranger. Au cours de cette longue vie, il n'avait cessé de leur prodiguer les fruits de son industrie, les enveloppant pour ainsi dire dans l'atmosphère de ses bienfaits.

Le métier s'en va-t-il? Si la chose était vraie, il y aurait là certes, le sujet d'une émouvante élégie, baignée de "purs sanglots"; car si le métier n'en est plus "au printemps de la vie", ni même "dans la fleur de l'âge" il n'en est pas moins digne d'inspirer de sincères regrets.

Un moyen de se rendre compte si la nouvelle, causée probablement par des *parlements en l'air,* que le métier s'en va, est vraie, c'est d'aller voir chez nos contemporains, les armoires et les cof-

fres, si tant est que ces vieilleries existent encore chez eux.

Dans la commode, remplacée trop souvent par ce qu'en bon anglais on nomme *sac-bord*, il n'y a plus de place pour les *hardes* de l'homme. Le peu de *rechange* qu'il peut *agripper*, est pendu au grenier, sur le *pan du sorouet* ou quelque part ailleurs. S'il y a quatre tiroirs à la commode — excusez, au *sac-bord* — trois, au moins, sont remplis de matinées que ces dames portent l'après-midi, naturellement, et dont les manches et les collets surtout, sont rongés chaque jour davantage par la mode qui nous montre ainsi où elle veut en venir. Vous verrez peut-être dans ces mêmes tiroirs, des cols et des collets d'hommes? n'y faites pas attention et surtout n'en soyez pas scandalisés: cela appartient en propre à madame. L'émancipation qui n'est pas un vain mot et qui s'introduit chez nous, a saisi précisément le beau sexe... au collet. Gare à vous, mesdames!

Dans le quatrième tiroir de la commode, religieusement fermé celui-là,

rapport aux enfants *insécrables,* vous penseriez peut-être trouver le linge que vous cherchez en vain ailleurs; cette toile de chez nous, *in-usable,* et que le goût moderne remet en mode? Détrompez-vous encore une fois: le tiroir contient tout simplement — et ce n'est pas si simple que cela pour le mari qui doit payer — le Gainsborough de madame. *Hormi donc* que lorsque ces pages verront le jour, la mode archi-surannée soit remise aux catalognes des vieilles lunes.

Dans les armoires? Vous trouverez des jupes, un tas de jupes, qui gagnent en largeur ce qu'elles perdent en longueur. Mais de draps en piles, de douzaines de serviettes, de chemises de toile, point.

Evidemment, les métiers s'en vont et la cause en est peut-être qu'il n'y a plus personne chez les cultivateurs pour les retenir en les utilisant. Un sociologue de chez nous n'a-t-il pas écrit que les filles que le cultivateur fait instruire aux couvents, reviennent à la maison paternelle avec de tout autres goûts

que ceux du métier? Outre les sciences nécessaires, à notre époque, à une femme et même à une femme de cultivateur, elles y apprennent la philosophie, la cosmographie, l'ontologie, etc... Allez-donc, après de tels débuts, les contraindre à la "soupologie" et à la "ravaudologie" comme disait le spirituel auteur de "Billets à ma filleule" et moins encore au métier, si dur, il est vrai, pour les santés débiles de nos temps modernes.

Cependant, grâce à Dieu, il existe encore des familles qui demeurent attachées aux traditions canadiennes.

La mère, comme de juste, donne l'exemple en travaillant elle-même. Elle a le talent de se faire aider et ainsi d'enseigner à ses jeunes filles, sans même qu'elles y prennent garde, à filer d'abord, puis à *monter une pièce.* Lorsque celles-ci seront prêtes à se marier, elles trouveront plus facilement que d'autres, parce que le jeune homme qui veut se donner à la terre, cherchera une femme qui partage ses goûts et dont la douce compagnie deviendra un aide

puissant dans les temps toujours rudes et difficiles d'un nouvel établissement.

D'autres familles, plus nombreuses encore peut-être, pour une raison ou pour une autre, se contentent de faire *travailler par les autres*; ce pourquoi il faut d'abord les remercier, non-seulement pour la travailleuse qu'elles encouragent, mais surtout pour leur amour des traditions. Ces *autres*, qui sont d'ordinaire, des *"filles d'habitants"* non *"attachées sur le bien paternel"*, ont de l'*ouvrage* pardessus la tête, d'un bout à l'autre de l'année. Est-ce cette pensée du pain assuré ou le contentement intime du devoir accompli? Toujours est-il que si vous voulez connaître des personnes joyeuses, présentez-vous aux *travailleuses au métier*.

Je me souviens de l'une d'elles qui pendant un *bon bout de temps*, pensa que le mariage était une sainte institution dont elle pouvait bien se passer, préférant suivre le conseil de Lafontaine "Chacun à son métier doit toujours s'attacher." Pour ces deux causes réunies, et peut-être pour d'autres en-

core, elle oublia jusqu'à 50 ans, d'aimer un homme. Etait-ce pour échapper à la honte d'avoir coiffé sainte Catherine? Je l'ignore. Mais un beau jour, elle quitta sa paroisse et vint s'installer dans la nôtre, achetant une petite maison près du chemin du roi, où elle s'installa avec sa vieille mère. Bientôt la renommée de *travailleuse extra* qui l'avait suivie chez nous, lui valut des commandes aussi nombreuses que variées, qui lui enlevèrent bientôt tout regret de son changement de domicile.

Le succès fait toujours plaisir; et comme le plaisir se traduit assez souvent par le chant, elle chantait. Je crois entendre encore, après vingt ans, à travers le bruit des eaux tombantes du moulin voisin, sa voix nasillarde, chanter avec *évariations* — comme disait son frère qui avait fait son *cours* aux *chantiers à billots*:

> Près de vous mon coeur soupire,
> Et auprès de vous il est interdit;
> C'est tout ce que je puiss' vous dire.
> P't'être ben qu'j'en ai trop dit—it

Je crois en effet, qu'elle en avait trop

dit; mais je n'ai jamais su qu'elle l'ait regretté. "Tout coeur a son mystère" dit une autre chanson qu'elle ne chantait pas. Un jour — tout vient à point à qui sait attendre — le prince charmant passa. Oh! ce n'était pas un prince ah! ah! puisqu'il était monté sur un *bois carré*. Comme sa lourde charge de bois plongeait probablement dans les *cahots* du chemin du roi, sous les fenêtres de ma travailleuse, celle-ci, qui faisait des *trêmes*, attaquait le refrain de la chanson ci-dessus, et naturellement, avec tous les bémols à la clé:

L'amiquié quoi de plus tendre
Et l'amour, quoi de plus doux—oux

On a beau être *juché* sur une *bois carré* ou sur un *billot*, ce n'est pas une raison pour ne pas comprendre les allusions, fussent-elles voilées comme des veuves; on est le prince ou on ne l'est pas. Il crut donc "dans sa candeur naïve," que l'aveu timide, d'ailleurs habilement dissimulé dans le *saccage d'enfer* du *rouet à canneller* et de la *tournette*, pouvait bien s'adresser à lui.

Il se donna une raison, et entra... pour voir (comme s'il fallait toujours une raison pour voir à se marier!) Or, la fille était encore *replette* et *ragoutante*, comme disait sa vieille mère qui aimait le ragoût. Elle avait, de plus, du *beau vison* et des coffres bien *tassés* de *bon butin* que lui avait *quitté défunt trépassé* son père. La travailleuse imposa silence à la marchette, et soudain ses idées s'éclaircirent. Elle décida qu'après avoir tant travaillé pour les autres, elle pouvait bien commencer à travailler pour elle-même.

Ils se *mari-irent*, sans faire trop de *tra la la;* une petite noce de canton, une poignée de monde de l'entourage. Ils reçurent les *noceux* avec du *jus de gadelles* décoré du nom de vin, pour la circonstance. Ils *soupirent, chantirent, dansirent, réveillonnirent* et *passirent* toute la *fine nuite sur le carreau.*

Ce fut certainement de belles et joyeuses noces et c'était un mariage de plus dans la paroisse; mais c'était *toujours bien encore* un métier de moins.

L'amour de la terre.

TOUT le monde le dit, c'est pourquoi tout le monde le sait : on n'aime plus la terre. Paroles banales, texte de maints discours chaleureux et très applaudis ; titre cent fois retapé d'une légion d'articles de journaux où s'alignent des statistiques renversantes ; forme vieillie, mais qui n'a pas cessé d'être vraie, d'une douloureuse affirmation de chaque jour : on n'aime plus la terre.

Et justement parce qu'une vérité austère n'aura jamais l'attrait d'un riant mensonge, les cultivateurs, objets de tant d'éloquence et de littérature, désertent quand même les campagnes. Ils ne tiennent plus *sur le bien,* et se dérobent à la tâche sacrée qui les liait au sol des ancêtres. Leurs fils nombreux et leurs filles, aspirent à voler de leurs

propres ailes vers des bonheurs aussi nouveaux que problématiques. Ainsi les traditions familiales s'éteignent dans des ambitions dont on ne voit pas toujours la ridicule folie, et sur les conséquences desquelles il est bon de croire qu'il n'y a pas d'aveugles volontaires.

Devant cette désertion des campagnes, l'esprit de nos gouvernants s'est ému. Ces messieurs ont gémi d'abord; c'était encore le plus facile. Ils se sont agités ensuite; car cela devenait inquiétant. Entre deux banquets, ils ont cherché un remède, et ils ont cru l'avoir trouvé. Vous devinez lequel? Ils ont nommé des commissions. Des commissions, je vous demande ! En notre siècle de feu d'artifice, de discours et de fanfares, une commission comme un congrès, c'est le remède à tous les maux, une sorte de "Sauveur du peuple" ou de "Sirop de la Mère Seigel" qui a la merveilleuse propriété de guérir les rhumatismes de l'esprit humain.

Cependant, je ne dois pas trop médire des congrès et des commissions; ils ont des avantages incontestables pour

la diffusion des idées et le groupement des forces qu'elles éveillent. C'est ainsi que, annoncés dans les journaux six mois à l'avance, en lettres grosses comme ça, aucun des membres actifs ou honoraires ne peut se tourner, sans qu'un reporter y aille de deux colonnes. Naturellement, cela attire l'attention des gens; cela les repose un peu des comptes-rendus de bagarres d'ivrognes et autres attractions dans le même genre. Les cultivateurs se disent, en lisant la péroraison emphatique d'un discours d'ouverture: il y a quelque chose là-dessous. Et *vitement,* ils font un encan de tout *le roulant, bouchent* les fenêtres de la maison avec de vieilles planches, *barrent* la porte, et partent armes et bagages pour la ville, pour voir comment cela va finir.

*

* *

Si je n'ai pas voulu, comme vous le voyez bien, médire des commissions et des congrès, je me le permettrai moins

encore, et je deviens tout à fait sérieux, pour parler de nos gouvernants. Ces messieurs ayant compris que la richesse, la force et la vie, c'est-à-dire, l'avenir d'un pays, lui venaient de la campagne, ont pensé avec raison qu'il fallait d'urgence garder à la terre les nombreuses familles de cultivateurs qui s'établissent dans les villes pour s'y étioler en s'y amoindrissant. Je n'ignore pas les lois et les institutions qu'ils ont créées pour enrayer ce mouvement de désertion du sol; les nombreux avantages et les primes offertes dans le but de promouvoir la colonisation; la diffusion systématique, par les écoles et les conférences régionales comme par le livre et la presse, de la science agricole; tout cela afin d'amener le cultivateur à reconnaître, par sa propre expérience, que la perle de la prospérité avec celle du bonheur sont cachées dans son champ, lequel ne demande qu'à être remué pour livrer ses trésors.

C'est donc avec enthousiasme, que j'applaudis à tout ce qu'une saine poli-

tique, vivifiée par une pensée de haut patriotisme, a fait, chez nous, en ces dernières années, pour provoquer, encourager et récompenser les soins intelligents donnés à la terre. Mais, dites-moi: la terre est-elle plus aimée pour tout cela? Oui, ou plutôt non; et pour être juste, oui et non, car il y a amour et amour, comme il y a fagot et fagot.

La terre est plus aimée? Oui, et plus qu'elle ne l'était hier: c'est certainement vrai un peu plus chaque jour. Mais de quel amour et comment? Je réponds: de cet amour intéressé qui espère des faveurs, les escompte en usurier et en jouit en égoïste. La devise de cet amour-là, quoique vieille comme l'avarice, est aussi tout à fait modern-style: donner un oeuf pour avoir un boeuf.

La science, ou "les étincelles d'expérience" — comme un poète intitulait ses notes en agriculture — a propagé des recettes certaines pour fertiliser un terrain, y faire des semences avec art et obtenir des récoltes mirobolantes.

Porté à croire que Jéhovah a refondu pour le XXe siècle les vieux statuts de la Genèse, le cultivateur observe déjà à la lettre le nouveau texte, encore inédit, mais dont il a sans doute eu révélation: "Tu mangeras ton pain à la sueur de tes chevaux!" Aussi ne daigne-t-il plus toucher la terre, même du bout des pieds. Comme tout homme d'ailleurs, né maître-ès-arts dans la science de prendre ses aises, il laboure et herse, sème et moissonne en se promenant avec une superbe indifférence, monté sur des machines rayonnantes, vrais engins de fer tirés par des chevaux ferrés.

La terre? Après l'avoir brisée, avoir fouillé ses entrailles avec des lames d'acier, l'avoir dépouillée de ses vêtements et de ses richesses, il la quitte sans même un regard de pitié. Il la force, la meurtrit; elle se laisse dépouiller, humble, obéissante et généreuse toujours; mais elle garde son amour.

Non, vraiment, la terre n'est plus aimée de cet amour tendre et profond que lui portaient nos pères. Après

avoir pris leur *lot* en *bois debout*, l'avoir *déserté, ésouché, éroché,* ils en retournaient cent fois, une à une, toutes les mottes, comme pour en prendre une connaissance intime. Puis après l'avoir parée de l'opulente moisson qui lui sied si admirablement; parce que la terre était belle autant que bonne; et qu'un des premiers effets de la beauté sur un coeur est de le rendre sympathique et affectueux, ils l'aimaient de toute leur âme. Près d'elle, avec, au front, ces sueurs qui sont comme autant de perles d'une couronne royale, ils se trouvaient vraiment rois. Les ancêtres ne leur avaient-ils pas légué ces gestes forts et graves mais toujours harmonieux; nobles attitudes apprises au temps du bonheur, et dont ils se couvraient avec orgueil comme d'un vêtement de beauté, comme d'un manteau de splendeur.

Pour obéir à la loi du travail devenue très douce avec elle, ils lui demandaient leur pain, avec autant de douceur et de respect que de noblesse. Ils croyaient trouver là, une ébauche de

leur propre vie: en union avec elle, ils vivaient des heures d'espoirs immenses qui les rajeunissaient jusque dans leur vieillesse.

*
* *

C'était au printemps lorsqu'ils labouraient, enveloppés dans la brume argentée des matins frileux, isolés du reste du monde comme des Moïse sur la montagne, et dans une intimité secrète mais réelle avec la terre amie. C'était le revoir après la saison d'hiver. Et que de promesses à faire! Que de choses à demander! Promesses et demandes qui revêtaient les formes merveilleuses de la prière et qui devenaient comme la "méditation de leur coeur".

A l'heure solennelle des semences, c'étaient des grains sanctifiés par les prières de l'Eglise et bénits aux messes de Rogations que, les toutes premières, ils versaient sur la terre, vers les quatre points cardinaux. Par ces beaux gestes qui ont frappé, comme une mé-

daille, la silhouette paternelle dans nos souvenirs; tel le prêtre sur le calice et sur l'hostie, ils multipliaient leurs bénédictions sur les champs, consacrant, pour ainsi dire, la terre encore aride, mais frémissante déjà, de toute la vie qui germait en elle. Après tout ce travail, reconnaissant implicitement qu'ils n'avaient rien fait, et pensant comme saint Paul, qu'après avoir semé, si Apollon arose, c'est Dieu qui donne l'accroissement, ils faisaient dire des messes pour les biens de la terre, et ils y assistaient, messieurs!

Puis, dans la chaude clarté du printemps; pendant cette époque de recueillement grave qui suit les semailles et sans lequel rien ne grandit ni pour la terre ni pour le ciel, ils avaient trouvé, dans leur tendresse inventive, une raison de rester encore près d'elle pour lui parler toujours: ils relevaient les clôtures de pieux entre leurs champs.

Non satisfaits pourtant, d'avoir fait le tour de leurs pièces, du lundi au samedi, de la *barre du jour* aux étoiles; le dimanche après les vêpres, ils pre-

naient leur grand chapeau de tous les jours, pour que la terre les reconnût de loin; et ils s'en allaient lui faire une visite d'amitié, toute pure celle-là. Et comme si les jours ne suffisaient pas, ils en rêvaient encore la nuit, pendant que les blés et les avoines *pointaient* sur le *rond des planches,* veloutant les bords grisâtres, puis grandissaient, grandissaient, en rêve comme en réalité, à pleine clôture.

Lorsqu'enfin leurs yeux, après avoir suivi avec amour la croissance des tiges élégantes, avaient vu descendre sur les lourds épis, tout l'or des soleils, ils se penchaient avec tendresse vers la terre aimée, moins pour lui arracher ses richesses que pour la soulager de son fardeau. Dans ces heures d'épreuve pour elle, sous le brisement des moissons, ils vivaient des heures inoubliables, dans le doux colloque non interrompu depuis les semences, et qui se terminait par un hymne de reconnaissance. La terre lasse, avec ses chaumes tout pâles, demandait un peu de repos; en la laissant s'ensevelir sous la

neige soyeuse, ils s'éloignaient, mais sans la quitter, puisque c'était toujours pour penser à elle.

Après avoir vécu ainsi, un gros morceau de siècle, dans un commerce si intime avec la terre, ils voyaient arriver sans horreur le moment d'aller se reposer entre ses bras des fatigues de la vie. Ils avaient toujours été bons pour elle: ils savaient qu'elle serait bonne pour eux, qu'elle leur "serait légère", selon le voeu antique. N'avaient-ils pas cette consolante assurance d'être les germes de dieux en fleurs qui doivent s'élancer de son sein, pour aller s'épanouir dans la saison sans fin de l'éternité?

Ah! l'ont-ils aimé *leur bien,* nos chers vieux! Ce bien qui fut presque tout leur univers; où ils ont vécu et souri, puis aimé et pleuré. Ils l'ont aimée, la terre, parce qu'avec ces fortes pensées de la foi, qui étaient comme le fond de leur âme, ils ont reconnu combien Dieu lui-même l'avait aimée pour l'avoir faite si belle, alors que son doigt puissant y traçait les routes fleu-

ries où la Mère du Verbe devait diriger les pas tremblants du divin Exilé. Ils l'ont aimée encore, parce que le Verbe lui-même, lorsqu'Il est venu habiter parmi nous, a voulu, en passant par nos chemins, magnifier ses fleurs dans les lis et immortaliser ses arbres dans le bois de la Croix. Et leur amour est devenu un saint orgueil à la pensée que le Christ a voulu faire plus encore, pour ces fruits de la terre qu'ils ne voient croître et grandir qu'arrosés des sueurs de leur front; pour nos blés et nos vignes, qu'Il a ennoblis par la mystérieuse transsubstantiation qui les sacramente. Vrai Pain des forts, fragiles espèces qui, après être demeurées parmi nous jusqu'à la consommation des siècles pour être notre joie et notre salut, auront encore — je le crois — l'honneur d'être placées en paradis avec la croix, comme des trophées de l'amour de Dieu pour les hommes. Comment comprendre alors, qu'avec de telles pensées, la terre n'ait pas été pour nos aïeux "l'allée d'amour".

C'est bien ainsi que nos vieux ai-

maient la terre, et c'est peut-être là le secret de leur attachement si vif pour elle. Mais cela, c'était tout autrefois, il y a bien, bien longtemps! Aujourd'hui, après les travaux terminés, avec toutes les recettes infaillibles pour réussir, comme la terre ne dit plus rien — elle se donne à qui se donne à elle — on s'y ennuie et on la quitte sans regret.

L'homme y a-t-il gagné? je ne dis pas: a-t-il plus d'argent et de confort moderne? Je me garderai bien de donner à ce grand problème, une solution quelconque. Interrogez les vieux, et croyez ce qu'ils vous diront. Lorsqu'on est près de mourir, l'âme enveloppée des lueurs sereines qui éclairent la route montant vers l'éternité, on n'a aucun intérêt à mentir pour tromper ceux que l'on aime. Croyez leurs paroles et faites comme ils ont fait. Plus nos coeurs s'harmoniseront avec les pensées, les sentiments, les gestes de nos pères, plus nous serons dans la vérité. Ce sera leur âme venant réchauffer la nôtre, pour faire de nous des traditions vivantes. Et s'il est vrai que

l'amour rend semblables ceux qui s'aiment, nous refleurirons en eux, comme ils auront en nous un éternel printemps.

*
* *

Tout cela, c'est de la poésie et de la prose habillée en vert, me direz-vous. Soit! J'ajoute que j'y ai mis un peu de religion et beaucoup d'amour; ce qui va parfaitement ensemble et ne va parfaitement bien qu'ensemble. Ici encore, j'ai suivi les traces des anciens. Parce qu'ils cherchaient premièrement le royaume de Dieu et sa justice, ils avaient reçu, comme par surcroît, ce don de poésie rustique qui mettait tant de sérénité dans leur vie; car s'il peut y avoir une analogie de la poésie avec la grâce, c'est que la poésie est une grâce. Parce qu'ils savaient mettre du Bon Dieu dans leur vie, ils en trouvaient, tout simplement. S'ils n'ont jamais joui d'un bonheur complet — "fut-il roi ou pape, dit l'Imitation, nul n'est sans quelques peines ou ennuis"—

dans leurs plus dures épreuves, ils n'ont jamais été sans quelques joies. C'est ainsi que se tissaient pour le ciel ces vies pleines de mérites et de jours, agréables aux yeux de Dieu, belles aux yeux des anges, respectables et enviables aux yeux des hommes.

Mais ce secret vital du bonheur, qui est de voir tout dans la lumière de Dieu, ne serait-il pas à notre époque — avec l'amour de la terre — encore une chose qui s'en va?...

PRES DE LA MAISON.

La laiterie.

OUS avez entendu dire des merveilles, *je gagerais,* de l'étonnante machine à *tirer* les vaches ! Alors, si vous avez de la *jarnigoine pour deux sous,* vous vous êtes dit: Pauvres vaches ! Oui, pauvres vaches, va ! Quoique ce ne soit pas de mes affaires *ni rien en toûte,* j'aimerais presque autant les voir *tirer*... avec un fusil. Parce qu'elles vont dans les pacages couper l'herbe, on les prend pour des faucheuses. On leur *amarre* sur le dos des courroies sous lesquelles on cache traîtreusement des fils qui conduisent l'électricité; puis l'on pompe, sans autres cérémonies, le lait, qui passe de la vache dans le célèbre *bidon,* et: "Marche donc, Fann"! Le lait, la crème et le beurre sont vĕndus: rien de mieux. En revenant *de mener le lait*

à la Beurrerie, on achète de la *graisse en chaudière* pour faire les crêpes, et du thé qui remplacera le lait que l'on buvait avec. Puis, on *marchande* une carriole neuve pour remplacer le *borlot*.

"Autre temps, autres moeurs", dit-on, pour dire quelque chose. Au temps des crinolines — pour déterminer une époque fameuse de l'histoire — la femme du cultivateur était beaucoup plus *fière* de sa laiterie que de ses cerceaux encombrants, tout en se trouvant parfaitement à l'aise dans les deux. La laiterie avait pourtant toutes ses prédilections. C'était pour elle un lieu de délices, et pour toute la *maisonnée*, une mine de richesses, vrai trésor auquel on était heureux de recourir, aux heures de joie intime ou l'on devait exercer cette large et chaleureuse hospitalité qui a acquis au peuple canadien en général, et à la Canadienne en particulier, un renom qui ne manque pas de gloire.

Chez nous, nous savons nous conformer à la politesse conventionnelle des

visites d'étiquette: notre franchise et notre cordialité ne s'en contenteront jamais, parce qu'elles nous semblent l'invention habile d'une politique et d'une amitié menteuses. Le Canadien bien *recevant*, dont le "coeur a des raisons que la raison ne comprend pas", jouira délicieusement autant qu'il exultera modestement de pouvoir mettre, par l'abondance dans ses agapes fraternelles, comme un cachet de générosité et de grandeur, aux expressions si simples mais toujours si vraies de son affection. Si je parle ici des *snacks* qui, il faut l'espérer, seront une des choses qui demeureront, j'appuie spécialement sur ces *politesses* que la Canadienne sait offrir — l'Anglaise nous les a volées pour en faire son five o'clock — et que nous désignons probablement ainsi, parce que le besoin encore moins que les convenances ne les exige; et que, précisément à cause de cela, elles expriment mieux les sentiments qui sont au fond de l'âme canadienne, faite toute de désintéressement et d'amabilité.

Choisissons un exemple entre mille.

S'il *ressoudait* de la visite à la Grite — disons que cette femme d'habitant s'appelle ainsi — qu'Angèle la voisine vînt en *relevée* avec son tricotage; ou bien que les filles à *Karie* vinssent passer l'après-midi pour écharpiller la laine; comme elle était joyeuse de courir à la laiterie, et de pouvoir leur offrir un verre de lait avec une tranche de *galette à l'anis*. Sans doute, la Grite, comme toute Canadienne qui se respecte — je rappelle que nous sommes au temps des crinolines — avait toujours du *sirop de vinaigre de côté* : c'était surtout pour les étrangers, dans le temps des fêtes. Lorsque Monsieur le Curé passait dans la paroisse avec le marguillier-en-charge, pour la quête de l'Enfant-Jésus, la Grite ne manquait pas d'en sortir un *flacon* de *l'armoire blanche du fond*, et d'en offrir au vénéré visiteur, avec, dans une de ses belles assiettes bleues, des biscuits secs qui fondaient dans la bouche.

Cependant, le lait ne perdait pas ses privilèges pour cela, surtout pendant l'été. Les soirs, qu'il vînt des *veilleux*

ou non, un petit réveillon n'était pas de *refus*. Dans un saut, la Grite était à sa laiterie, et revenait avec du lait du matin et des petites tartes qui n'attendaient pas le premier de mai pour déménager. Et puis encore, tous les jours, après l'école, les enfants demandaient à manger une *bouchée* avant d'aller, l'un *couper des rondins*, l'autre *cri* les vaches et les *taurailles* dans les *fardoches*, au-dessus de la ligne et quelquefois jusque dans la *pelée*. La Grite leur *cassait* du pain dans une *bolée* de lait, et ils mangeaient ensemble, sur les marches de l'escalier, en se *branlant* les jambes.

Je ne parle point des repas, où il y avait toujours du lait doux avec sa crème ; des *cailles* avec une bonne couche de *sucre du pays* haché *fin* — ce qui n'est pas *indifférent*. Parfois aussi, les *cailles* devenaient du *lait égoutté*, lequel avec des framboises et de la crème, n'est *pas piqué des vers;* j'en ai connu qui s'en *léchaient les barbes*. Je ne mentionne pas le beurre, la crème et le lait qui enrichissaient les pâtisseries;

car tout cela et tout ce que j'ai dit composent les richesses qu'offrait la laiterie. Et j'en passe, allez !

*
* *

Nos grands-pères, qui pensaient moins souvent à en faire montre, avaient autant d'esprit et de sens pratique que nous. Déjà, les soins qu'ils apportaient à choisir l'emplacement de la laiterie, et leur cure à lui donner une orientation convenable, nous révèlent l'importance qu'y attachait un homme qui *avait de la conduite*.

L'endroit tout désigné était *au ras* la maison et assez souvent tout *amont*. Comme les pompes étaient encore un grand luxe, on cherchait à la bâtir près de la source ou du puits, quand ce n'était pas sur le puits même. Le lait et la crème prennent, le plus facilement du monde, un mauvais goût et une mauvaise odeur; la ménagère le sachant mieux que personne, n'épargnait rien pour prévenir, par de fréquents lavages,

les senteurs de *moisi,* de *graillon,* de *renfermé* ou de *cani.*

La laiterie était *rambrissée* en planches, jusqu'au solage, ou mieux, jusqu'à la *planche à coyau,* et *presquement* toujours *couverte en bardeaux.* La porte, tournée vers le Nord, afin que le soleil y entrât le moins possible, *barrait* au *calenas, rapport* aux *vardeux* de nuit. Les petites fenêtres étaient pourvues de rateliers; ce qui n'empêchait pas toujours les *mortelles mouches-à-vers* de s'y introduire. Puis elle était blanchie à la chaux, *le dedans comme le dehors.* S'il n'y avait pas d'*âbres* aux alentours, on plantait du houblon et de la vigne sauvage, dont les ombres protectrices la couvraient d'un manteau de fraîcheur. Devant la porte, ce n'était pas défendu de planter des *gadelles rouges* et des *fêves rameuses* qui *tortillaient* leurs tiges fleuries jusqu'au *lormier.*

Reconstituez maintenant, dans votre imagination, l'image de la petite laiterie blanche, couverte de sa mante brodée de fèves fleuries, et dites-moi si nos grand'mères ne s'entendaient pas à mer-

veille avec nos grands-pères, pour savoir mettre gracieusement autour d'eux, comme dans leur vie, l'agréable tout à côté de l'utile.

Cependant, chez les "habitants" comme ailleurs, on n'a rien sans peine. Si la laiterie était une source de jouissances et de bien-être, elle demandait, en retour, des soins attentifs, diligents et continus.

Tous les matins *que le bon Dieu amenait,* au chant du coq, la femme d'habitant était *sur le pont.* Après avoir fait sa prière (et lorsqu'elle était le *moindrement dévotieuse,* ça n'en finissait pas), elle allumait le poêle, *épluchait* les patates qu'elle jetait dans la *chasse-pinte* avec une *jointée de sel,* et mettait le tout *sur le rond* du fourneau. Puis elle s'en allait à sa laiterie. Suivons-la.

En ouvrant la porte, La Grite jetait un regard circulaire pour s'assurer que tout y était en ordre. Sur le milieu des pans, de longues planches s'étageaient en rayons de bibliothèques. Au centre, sur la grande table, des *piles* de bols et la *jarre-à-la-crème.* Les rayons, la ta-

ble, le plancher, — le tout en bois blanc, sans peinture, — étaient lavés au *lessie*, ce qui revient à dire : jaunes comme de l'or et propres comme un sou neuf.

La Grite s'approchait donc de ses rayons, et penchait un *petit brin une bolle* de la première *rangée*, puis de la seconde, puis de la troisième, pour voir si le lait était bien *crémé*, s'il était encore doux ou déjà sûr. Dans la canicule, en effet, ou bien lorsqu'il *tonne fort*, dans une nuit, le lait *tourne* et prend goût de sûrette, lorsqu'il ne *caille* pas. La Grite retirait alors des tablettes et alignait sur la table, les *vaisseaux* qu'elle avait jugés à point, et qu'elle écrémait d'*un tour de main*, avec sa *micoine*. Le lait sûr et les cailles étaient destinés — *sous le respect que je vous dois* — aux petits *gorets* et aux veaux, surtout lorsqu'elle avait dû faire *prendre* le lait avec de la *porsure*. Les *écuelles* et les *terrines* vides étaient ébouillantées, puis *essuyées à demeure*, et replacées sur la table pour la traite du matin.

Les *tireuses* de vaches arrivaient avec

chacune deux grosses *chaudiérées* de lait chaud, couvert de *broue blanche.* La Grite décrochait le *couloué, pendu au ras* la porte, et *coulait* le lait dans tous les vaisseaux qu'elle rangeait ensuite sur les planches, par ordre de grandeur: les bols de *3 chopines,* les *bols-à-becs,* les *fonds-de-jarre,* etc. Puis la ménagère emportant les chaudières, fermait la porte pour aller faire son *borda.* Et la même cérémonie se déroulait encore le soir, et tous les matins et tous les soirs.

*

* *

Lorsque la jarre-à-la crème était remplie, c'est-à-dire une fois et même deux fois par semaine, il fallait faire une *façon* de beurre. Le *moulin* — avec tout *son grément* — qui coiffait un piquet à la porte de la laiterie, était tout d'abord rincé d'importance. Puis La Grite y vidait sa jarre-à-la-crème et: "*Vire mon fieu,* mais vire pas trop vite; *ça rend la crème folle!*" Et le petit

garçon virait, virait, jusqu'à ce qu'en venant *gratter* le moulin, La Grite vît la crème se *gremeler*. Alors le beurre, *quasiment* fini, se prenait en *mottons* et retombait *flac* dans le *petit lait*.

Les mottes de beurre, retirées du moulin et lavées d'abord à grandes tassées d'eau froide, étaient ensuite *élaitées* et battues avec la *micoine* ou avec les mains; puis enfin, salées.

Comme la Grite, en bonne femme de ménage, tenait à se rendre compte *des profits de ses vaches*, elle pesait sa *battée* de beurre dans sa grande balance de cordes et de planche, avec des *roches* en guise de poids. Devait-elle *serrer* le beurre pour la provision d'hiver? elle en emplissait des petites tinettes, couvrant le beurre d'un linge bien blanc, chargé d'un bon rang de gros sel; puis elle y versait encore de la saumure portant un oeuf et remettait le *couvert* fermant *bien à juste*. Si, au contraire, le beurre devait servir à la dépense journalière du ménage, ou était destiné à être vendu, il était façonné en petits pains, pressé dans des moules spéciaux

incrustés d'étoiles et de fleurs, puis déposé, en attendant, dans de grands plats sur le puits.

La visite n'avait plus qu'à venir; la Grite n'était pas en peine pour la recevoir. Aux plats de résistance venaient s'ajouter le lait, le beurre, la crème. Et quand je vous ai dit que la laiterie était une richesse, ai-je menti, oui ou non?

*
* *

Mais, comme la mode des crinolines, celle-ci a passé, avec cette différence toutefois, qu'elle ne reviendra pas.

Une chose certaine, c'est que, même chez les habitants — je rappele que l'exception confirme la règle — on ne met plus de lait sur la table, sinon dans un petit pot, juste pour empêcher les enfants de *brailler après,* et inspirer une crainte respectueuse aux *grandes personnes.* On vous offrira *asteure,* dans une visite, de la *petite bière* et même de la *grosse bière,* quand ce ne sera pas de la *bagosse* ou du *forlingo,* avec des

crackers achetés et durs à se *tuer avec.* Les enfants eux, après l'école, trouveront toujours des pommes *véreuses* et des prunes *vartes.*

Aussi, je le répète, si je l'ai déjà dit, pourquoi faire des laiteries? D'ailleurs, personne ne se pose plus cette question; le problème est résolu, la réponse est trouvée: on n'en bâtit plus.

Il en reste bien encore quelques-unes debout *par ci par là* — des vieilles toutes décrépites — par habitude plutôt que par conviction. Mais, Dieu me pardonne! savez-vous ce qu'on en fait? Devinez! *Je vous gage* que vous ne le trouverez pas *tout seul.* Vous ne trouvez pas?... On y met les outils du jardinage et tout le *drégail* de la sucrerie...

Si c'est pas de valeur!...

Les moulins-à-vent.

DE notre temps, c'est-à-dire à une époque, mon Dieu! oui, tout à l'heure reculée, le voyageur qui montait de la Pointe-Lévis à Pain-Sec, ou qui descendait de Sommerset à la Rivière-du-Loup, apercevait partout dans les campagnes, comme un clocher au-dessus des *bâtiments* des cultivateurs, un bras de moulin-à-battre. C'était un peu comme les stylos de nos jours, tout le monde en avait. Personne d'ailleurs ne songeait à s'en plaindre, le paysage moins que tout autre; et le pauvre voyageur, lui, trouvait ainsi sur sa route, comme des jalons, ces bras terminés par une petite croix qui semblait tenir une bénédiction élevée sur son voyage.

J'ignore si, aujourd'hui, il y a encore des voyageurs sur les vieilles routes, si généreusement bordées de framboises et

de cerises-à-grappes; tout est si changé! Somerset, on n'a jamais su pourquoi, est devenu Plessisville. La Rivière-du-Loup, dont la rivière est bien encore là, mais où il n'y a jamais eu la queue d'un loup, a pris — peut-être à cause de cela — le nom plus aristocratique de Fraserville. Et ainsi de suite un peu partout dans le pays.

Serait-ce le mot magique de ville, ajouté parfois ou substitué trop souvent à celui de la paroisse, qui nous voudrait ces changements? Seuls, pourraient nous le dire les auteurs de ces innovations ridicules. Quoi qu'il en soit, si vous passez *aux jours d'aujourd'hui,* sur ces mêmes chemins du roi, à dix lieues à la ronde, vous ne verrez plus un seul moulin-à-battre; et ce que l'on peut constater aussi à l'oeil nu, c'est que le paysage est d'une platitude admirable.

Autrefois, les bâtisses de la ferme, avec ces bras de moulin en guise de mât, paraissaient, — dans la houle des blés et amarrées au quai des chemins — des navires à l'ancre; et ce qui est exquis,

des navires qui ne partent jamais. Maintenant, les *bâtiments* farauds s'écrasent autour de la grange fardée qui a, la plupart du temps — humiliante réminiscence — un girouette : ça vire toujours, ça crie souvent, ça reluit quelquefois, et avec tout cela c'est inutile.

Le moulin-à-battre, lui, ne virait pas toujours, ne criait pas souvent, ne reluisait jamais, et malgré tout cela était utile.

Sans aucune prétention de figurer jamais dans l'illustre généalogie du mouvement perpétuel, le moulin ne virait pas toujours. Pendant une grande partie de l'année, il se permettait à peine des quarts de tours, lorsque par condescendance, il voulait servir de balançoire aux enfants. C'est justement là qu'il criait quelquefois, et ce devait être de joie, comme ces grands-pères qui rient en faisant sauter leurs petits-fils sur leurs genoux.

Les hirondelles en quête de bonheur en notre pays, accouraient, attirées par ces cris de joie. Charmées de voir le

vieux colosse se prêter si complaisamment aux caprices des tout petits, et subitement apprivoisées elles-mêmes par sa douceur, elles bâtissaient leurs nids dans la grand'roue. Pour calmer alors la sollicitude inquiète du jeune couple, le moulin laissait garrotter ses bras de géant avec les souples liens de leurs envols gracieux, noués et renoués sans cesse près du nid. Il devenait si impassible, que la mousse veloutait son frein, jusque sous la roue, tandis qu'à ses pieds, l'herbe St-Jean, la marguerite et le pissenlit lui prodiguaient leurs peu estimables richesses.

Lorsqu'à l'automne, les hirondelles repartaient avec la génération nouvelle pour le "pays où fleurit l'oranger", le moulin, témoin discret de leur bonheur passé, les regardait partir et les suivait très loin, de son geste d'adieu triste.

Seule la neige qui avait rencontré les voyageuses en chemin et qui lui en apportait des nouvelles, avait le pouvoir de le réveiller, de le tirer de son engourdissement. Obéissant alors aux secrètes puissances du devoir, et peut-

être aussi pour imiter ses petites amies absentes, le moulin se laissait poser des ailes et préparer pour la saison des *battages*.

Cette saison de son annuelle activité s'ouvrait dans les premières semaines de l'hiver, avec un bon vent de *nordais* qui, s'il est bien franc, est — entre parenthèse et même sans parenthèse — le vent classique pour écorner les boeufs. Les préparatifs qu'il réclamait n'étaient d'ailleurs ni longs ni compliqués: enfoncer quelques *carvelles*, resserrer quelques *coins*. Après avoir huilé l'*arbre* de la grand'roue, il était prêt *à marcher*. Au premier bon vent, il n'y avait plus qu'à décotter le moulin. Alors l'une après l'autre, les fières vergues s'abaissaient, s'inclinaient jusqu'à terre, vaincues par la force impérieuse du vent, tandis qu'à l'intérieur de la grange retentissait un roulement de tonnerre dans une nuée de poussière. Les gerbes montaient sur le pont, pour redescendre dans la *grand'passe* en paille assouplie, tandis que dans l'ombre, le grain pleurait ses larmes d'or.

Ordinairement, la journée du *battage* commençait après le *train* du matin, alors que le vent n'est encore ni régulier ni violent. Sur les dix heures, alors qu'avec le soleil il avait pris de la force, il fallait souvent *dévoiler* un peu, à moins que le vent lui-même nous eût prévenus; alors on en était quitte pour aller *cri* les voiles dans les *écores* du ruisseau, sinon plus loin, piquées dans quelque banc de neige. Vers les quatre heures, avec le soleil baissant, le vent perdait de sa violence; et comme en hiver la brunante vient vite, on avait *autant d'acquet d'accôter* le moulin, et d'aller faire le train du soir.

Plusieurs fois, pendant la journée, la grand'mère, derrière sa fenêtre, avait daigné arrêter son rouet, et après un coup de pouce à la *câline,* la main en abat-jour devant les yeux, elle avait suivi du regard les mouvements du moulin. Il était si joli d'ailleurs ! Qui ne l'aurait pas admiré lorsque sa silhouette grise se profilait sur le toit de *chaume verglacé* de la grange, aux bords duquel la *poudrerie* accrochait ses franges

flottantes ! Il semblait alors défier les rafales qui poussaient le long des clôtures ou dans les *coulées*, pour l'amasser en bancs, toute la neige de la dernière *bordée*. Il était d'une joliesse si captivante, qu'il n'en fallait pas plus pour calmer les cris du *petit dernier* qui *faisait ses dents* : la *grosse bébelle* consolait de tous les chagrins, guérissait de tous les maux.

Maintenant, les enfants peuvent faire leurs dents tout seuls et crier comme on sait. La *memère* sera peut-être encore là pour les *dodicher* et les consoler, mais elle n'aura plus la grosse *bébelle* à leur montrer. Le beau *vir-vir* est parti... chassé par l'impitoyable progrès.

Avant de disparaître toutefois de nos horizons et de fuir devant ce maître d'hier, les moulins ont protesté; comme jadis devant Don Quichotte, ils ont résisté; que dis-je, ils se sont abaissés jusqu'à faire des concessions. Oui, des concessions: voyez plutôt. Ils ont consenti d'abord — et qui dira avec quelle peine — à se laisser couper les ailes.

C'était, du même coup, leur enlever une partie de leur gloire et toute leur beauté! ils se sont rsignés pourtant.

Hélas! ce n'était qu'un prélude à de plus cruelles ignominies. Profitant de ce qu'ils ne pouvaient plus marcher, on les a couchés à terre et fait tourner par des boeufs. Des boeufs, pour remplacer le vent! je vous demande!... Des boeufs pour remplacer les hirondelles!... cela manquait de poésie, et c'était tout de même, avouons-le, un peu fort. Les vieilles machines ont senti l'ironie, l'odieuse dérision: elles en ont été profondément humiliés; et blessées au coeur, elles sont mortes !

Voyez maintenant si le progrès est habile [1]. Avant que la terrible nou-

---

(1) Ici, un mot, s'il vous plaît. Lorsqu'un avocat se charge de défendre une cause désespérée, contre un adversaire qui a toutes les chances de succès, il n'entre pas, que je sache, dans son procédé de défense, de faire le panégyrique de ce même adversaire, fût-il son meilleur ami, hors du Palais. C'est mon cas. "Choses qui s'en vont" est ma cause désespérée. Or, comme j'ai renoncé d'avance à émouvoir le jury, j'essaie de le faire sourire. Et vous savez, un homme qui sourit, c'est un homme perdu, je veux dire, gagné. J'ai dit.

velle ne se répandît dans les rangs, sachant bien que nous tenions à nos vieux usages incommodes, il a rassemblé tous les bras de nos moulins écartelés, et les a vendus aux compagnies du téléphone qui les ont plantés drus, le long des routes, afin de prévenir les réclamations importunes d'un voyageur encore possible, et grincheux, naturellement. Il s'est douté ensuite — car le progrès a du coeur quand cela fait son affaire — que les hirondelles les reconnaîtraient quand même; il a voulu les consoler aussi. Comme ces mêmes compagnies de télégraphe et de téléphone avaient du fil à retordre pour faire parler les gens d'un bout à l'autre du pays, il leur a demandé d'en jeter sur ces vieux bras de moulins, toujours tendus au vent, par un reste de vieille habitude, afin que les petites voyageuses pussent y tenir leur congrès annuel, à l'arrivée et au départ de la nouvelle migration.

Ces deux plaintes prévenues; ces deux sources de regrets taries; le progrès a songé à remplacer la machine antique par une invention nouvelle,

créée à son image et à sa ressemblance. C'est peinturluré en rouge et ça défie toute description comme toute analogie avec tout ce qui, de loin ou de près peut se rapprocher de l'esthétique la plus sauvage. Deux chevaux ahuris et résignés, marchent quelque part là-dessus, avec la consolante illusion d'avancer. Il faut dix hommes *administrés* et prêts à mourir, pour satisfaire ses exigences à la voix de ferrailles. Ça fait un vacarme d'enfer où le vent du ciel n'a rien à voir, Dieu merci ! Mais ça bat la récolte en trois jours : voilà le triomphe.

Il ne manquait plus que cela, cependant, et on l'appeler, je crois, un comble. Ces machines nouvelles circulent par les rangs de nos paroisses, et s'arrêtent aux mêmes portes de granges auprès desquelles se tenaient leurs victimes : n'est-ce pas cruel ! Pour les venger de ce dernier affront, avec moins de grâce et de vie que d'amour, j'ai voulu esquisser, à coups de plume, dans le clair-obscur de mon style qui ignore le progrès, lui, cette silhouette à jamais effacée de nos paysages, afin que nos vieux

moulins se tiennent debout dans l'imagination de nos neveux, tels qu'ils restent toujours dans nos plus lointains souvenirs.

En perdant le moulin-à-vent, le paysage a perdu un élément de beauté; il a vu s'évanouir en même temps un peu de sa vie et beaucoup de sa poésie.

Quand j'aurai ajouté, pour ne pas critiquer déraisonnablement le progrès, que la nouvelle machine est plus pratique — seul éloge qu'il ambitionne, d'ailleurs — vous me laisserez bien, en paix, regretter nos vieux moulins, au moins pour les hirondelles...

Le fléau et le crible.

AVEC quelle peine ai-je pu trouver ces deux vieux amis! Au sein de cette vie active où ils firent tant de bruit, plus le moindre coup de *flau*, pas *tant seulement* un demi-tour de manivelle pour me dénoncer leur cachette. J'en étais *tout démonté*, lorsque la pensée me vint de pousser une reconnaissance vers les domaines hypothétiques, si fertiles toujours en toutes sortes de découvertes.

La blonde Cérès, me dis-je, n'aurait-elle pas enlevé mes vieux amis pour les placer auprès d'elle sur l'Olympe, afin d'enrichir les collections de ses musées dans le palais des dieux? Je reconnus, à sa douceur, la voix d'une Béatrice champêtre et miséricordieuse, me susurrant à l'oreille le nom de l'Empyrée comme le lumineux IN PACE de mes disparus. Mais une voix de l'abîme, profonde comme la haine et sourde

comme la vengeance, retentit bientôt: "Erreur, disait-elle, c'est Pluton qui les a réclamés pour servir d'instruments de torture à ceux qui machinèrent leur perte, et dont il a nécessairement la garde au royaume des gémonies."

En tremblant donc, je me préparais à me faufiler, après Dante, au sein des cavernes sans fond qu'il a explorées, et dont Gustave Doré nous a peint les apocalyptiques horreurs, lorsque, par un mouvement familier à celui qui cherche une inspiration, je levai les yeux. Qu'est-ce que je vis? Le *flau,* oui, le *flau* en personne, si je puis dire, là au-dessus de ma tête, *jouqué* sur la poutre du *trou-à-balle,* me regardant d'un air *à lui tout seul.* J'aurais dû me douter — mais sur la route des hypothèses on ne doute jamais de rien — que, né pour des ascensions que favorisait merveilleusement sa maigreur chronique, jamais il ne saurait se contenter d'un vulgaire terre-à-terre; un aigle s'abaisse-t-il jusqu'à mourir dans une caverne? L'argument est péremptoire, il me semble.

Loin donc de ces voies extraordinaires où je m'étais égaré, je dirigeai mes investigations, en faveur du crible cette fois, vers les domaines où s'exerça sa laborieuse carrière. Et comme on ne se repose bien et que l'on ne meurt content que là où l'on a vécu heureux, je trouvai, en effet, le vieil instrument à peine en marge de ses anciens domaines, au fond d'une bergerie vide, l'air pas commode, la gueule tournée à la *parée* qui servait d'appui à son embonpoint séculaire.

Malgré son grand âge, le fléau aurait consenti à me suivre, et mes instances pour l'amener à cette fin, parurent *lui faire un velours.* De se revoir aux mains d'un homme, ne fût-ce qu'une demi-journée, l'aurait, semble-t-il, rajeuni. Mais le crible, plus pessimiste sur la possibilité d'un rajeunissement problématique, refusa net mon invitation. J'eus beau l'*amiauler,* lui faire les yeux doux, et étaler devant lui mes raisons les plus convaincantes —*motte.* Il me montra pour toute réponse et d'un air bourru, ses pieds

boiteux. Je compris que c'était sa migraine à lui, et que dans l'empire des cribles aussi, c'est un empêchement reconnu officiellement valide pour ne pas paraître dans le monde.

Je me résignai donc, et nous eûmes cette audience tout intime, pendant laquelle les deux vieux compagnons m'ont permis de faire ressortir devant vous, les qualités et les services qui les rendirent chers à nos aïeux.

*

* *

Un matin donc que le vent était mort, mais que le froid était bien vif, nous entendions dire à la maison, après le train du matin: *"Clumette, Ficque — soubriquettes* d'affection qu'on nous donnait en marge de la société — avec ce froid qui pince, il faudrait bien faire une petite *battée* aujourd'hui. Ça se battra, *une vraie bénédiction.* Allez, mes fieux." Et nous allions.

Pré bateau, qu'il faisait frette! à couper un homme en deux, quoi! On

ne voyait pas la queue d'une *souris-chaude*, je vous assure, ni dans les *talles* de lilas, ni dans les entraits de la grange. En arrivant dans la batterie, la *margoulette* toute tremblante, Clumette attrapait le *balette* de cèdre et balayait la place que *tout en frisait*. Pendant ce temps-là, Ficque montait sur la *tasserie* pour *aveindre* des fourchetées de grains, dont Clumette faisait ensuite comme de longues paillasses, tout le long des *parées*. Alors ils décrochaient les fléaux et, après en avoir mesuré les *maintients* — Clumette gardait toujours le plus long — ils commençaient ensemble, c'est-à-dire l'un après l'autre.

Ficque, le premier, envoyait revoler la *batte* de son fléau "si haut qu'elle peut monter" et s'empressait de la redescendre en *vargeant* sur le grain, et de la remonter, puis de la redescendre indéfiniment. Clumette reproduisait exactement les mêmes mouvements, avec la même célérité, tandis que sous leurs pieds, on entendait la plainte sourde des pailles battues d'où le grain leur sautait dans la figure ou crépitait

sur les *parées* comme des balles. Les *pif-pof* réguliers des fléaux, comme les mesures d'un puissant chronomètre, semblaient appeler par leur rythme, le chant et la danse.

Tant qu'au chant, ils n'étaient jamais à court de rigodons, vous pouvez en être certain. Seulement dans le nombre de ceux qui nous avaient endormis dans le ber ou dans la petite *balancine*, il y en avait *bien manque* qui pouvaient accorder comme il faut, avec la mesure des *batteux*. Ce refrain par exemple, que Clumette choisissait de "pé-fé-ence" parce qu'il parlait gras, lui, et qu'il ne se trouve qu'un R dans celui-là :

Quand j'étais dans les champs de pois,
J'en cuyais deux, j'en mangeais trois:
P'tit petouch' Petit petingue,
Son p'tit petouche, son p'tit petingue,
Son p'tit petouch' la belle avé moi.

Pour la danse c'était encore plus aisé, vu que le travail du battage semblait l'exiger. Si vous aviez jeté un coup d'oeil par la petite porte de la batterie, vous auriez vu les *batteux* se faisant vis-à-vis, en se renvoyant la révérence,

absolument comme dans une gigue simple. Si l'un faisait un pas en avant, l'autre l'exécutait en arrière. Et c'était une série de petits pas très courts, comme gênés, hésitants et timides, mais toujours ponctués de saluts. Et tout cela, sans perdre une mesure indiquée par les *pofs* des fléaux.

Lorsque la *battée* était plate comme une galette de sarrasin, ils déposaient leurs fléaux dans le coin de la porte; puis Clumette *escouait* la paille, pour en faire tomber le grain et la *foutait* dans l'autre tasserie. Pendant qu'il relevait le grain avec le dos d'un rateau, Ficque lui jetait d'autres fourchetées pour une autre *battée*.

Vers la fin de la *relevée*, ils serraient les fléaux et *halaient*, au milieu de la batterie, le crible toujours dans son coin, l'air *songeard* comme, au coeur d'une veillée, un garçon qui *mange de l'avoine*.

Le crible était, à lui tout seul, l'orchestre de ce bal, et il avait le privilège de ne pas faire sa musique *quant et* la danse, mais après; et quelle musique,

mon doux ! Pauvre crible! ils avaient beau le graisser, le huiler, le *cointer,* il criait toujours comme s'ils lui avaient fait mal. De-de-rin drin-drin... c'était la phrase musicale de celui de chez nous, toute en triples croches, avec des mesures croisées et pressantes comme celles du cake-walk, qui nous les a volées probablement.

Cela se dit tout seul, qu'entre Clumette et Ficque, qui promettait d'avoir une *grosse tête* pour la musique instrumentale, c'est à qui *virerait* la manivelle. Clumette *récédait* bien sa place, *d'abord que* Ficque voulait bien se contenter de cribler un *sciau* de grain, mais pas plus. Il faisait aussitôt ressortir les privilèges de son droit d'aînesse, et reprenait son poste à la manivelle. Ça *menait un raveau* effrayant, et c'était harmonieux à sa façon, comme un piano italien.

Puis *tiens bien!* vire, Clumette: de-de-rin drin-drin-... La balle toute folle et *légèrte* allait revoler à deux ou trois brasses en avant, et étalait sur le plancher — sans jeu de mots — une

robe de balle avec une traîne jusqu'à la porte. Plus près, s'amoncelaient les brins de paille, les *chardrons*, les *mortelles*, les *écopeaux* et les *petites roches*. Plus près encore, et quasiment à la gueule du crible, tombaient les *agrains* produits par les épis à tête haute naguère, et vide aujourd'hui comme alors. Quant au bon grain, il descendait, entraîné par son poids, dans la boîte d'arrière, d'où on le retirait pour le mettre en sacs.

Les *petites battées* étaient finies et c'était pour jusqu'au premier bon vent et au premier *petit frette sec*.

*

* *

Tant que le moulin-à-vent eut sa place sous le ciel ; après même que l'inégant moulin-à-boeufs lui eut succédé, le crible *fit du train* dans le monde agricole. Il avait jadis remplacé le van, peut-être pour introduire parmi nous la musique qui adoucit les moeurs. Et nos générations ingrates l'ont récompensé en artistes, comme vous savez.

La fléau, lui, sur la frêle constitution duquel le moulin-à-vent s'était apitoyé, garda, sous l'empire de celui-ci, l'illusion d'être utile, en assistant dans le plus inactif des *farniente,* aux prouesses de son grand frère. Il est toujours prêt, d'ailleurs, à redescendre dans la batterie danser sur les pailles d'or et sur les grains mûrs, lorsque la nécessité l'appelle.

Le fameux moulin rouge est arrivé et a remercié, tout simplement, ses prédécesseurs. Il cumule les fonctions de l'un et de l'autre.

Le moulin-à-vent en est mort. Le crible, déjà *sur le retour,* est atteint d'une maladie de langueur, et boite *par dessus le marché.* Il ne fera pas de *vieux os,* c'est sûr. Le fléau, lui, a la vie dure. Comme nulle invention passée, présente ou future, ne l'empêchera pas d'être et de rester ce qu'il est, il tire du grand, dans le haut poste honoraire où nous l'avons trouvé. De là il regarde les jeunes moissons qui arrivent, filles des moissons passées et mères des moissons futures.

Chers cultivateurs de *par chez nous*, laissez votre dernier fléau *jouqué* sur la poutre de la batterie. Il tient si peu de place ! Laissez-le où vous avez l'habitude de le revoir, en souvenir de ceux qui vous le léguèrent et qui, pour l'avoir tant manié, lui ont laissé un peu de leur douceur. Elles se reposent maintenant dans la tombe, les chères vieilles mains laborieuses qui ont édifié l'édifice de votre bonheur, de votre aisance peut-être ; la vue du vieux fléau vous les rappellera. "Se souvenir, c'est toujours aimer", dit-on ; mais pour se souvenir, il faut regarder en dedans de nous-mêmes, et n'est-ce pas souvent une délicieuse manière de voir plus beau ? Que de belles choses l'on voit, en effet, les paupières closes ! Vous verrez certainement plus beau, parce que le souvenir des anciens vous rendra meilleur, car dit le poète :

"...aucun homme n'est bon,
Que grâce aux souvenirs de son enfance aimée,
Dont son âme demeure à jamais embaumée."

Les moulins-à-farine.

LORSQUE, autrefois, ceux que nous nommons aujourd'hui les Grands Maîtres, voulaient peindre une ruine, leur choix se portait de préférence sur un château croulant ou sur un moulin abandonné. Que l'on feuillette l'histoire des différentes écoles de peinture ou que l'on visite les musées, on constate que les peintres, pour le plus grand nombre, ont sacrifié à cette mode. Et lors même qu'ils l'auraient fait pour obéir aux caprices galants des légendes moyennâgeuses qui se peuplaient de jolies meunières devenues châtelaines, il faudrait les en remercier; car presque toujours, ils ont su envelopper la force hardie de leur technique, d'une si rare saveur de coloris, que la renommée a voulu retenir leurs tableautins parmi ces chefs-d'oeuvre qui sont une des gloires du génie humain.

Universitas CANADIANA Ottaviensis

Chez nous, en notre pays neuf, où le souci du pain quotidien doit primer toutes les autres ambitions, si modestes soient-elles, on comprend sans peine que notre histoire de l'art en soit encore à sa préface. Et puisque j'ai dit: préface, ne serait-il pas le temps d'écrire — pour faire suite à celles de notre littérature, si magistralement commencées — ces premières pages de notre histoire artistique? La noble initiative qui en fut la créatrice, si peu importante qu'elle apparaisse aujourd'hui, ne fut ni sans courage ni sans succès. Puis donc qu'il n'y a rien de petit dans l'histoire d'un peuple, le souvenir de cet humble mais réel effort doit être signalé avec les noms des auteurs qui, pour avoir honoré notre nation, méritent d'être honorés par elle.

N'est-ce pas en effet le Frère Luc qui, vers le dix-huitième siècle, fut le premier à exercer l'art de la peinture dans la Nouvelle-France? Il est vrai qu'en parlant de la première église franciscaine de Québec, le R.P. Charlevoix,S.J., dans son Histoire du Canada, nous

dit: "il faudrait en ôter quelques tableaux qui sont grossièrement peints; le frère Luc en a mis de sa façon..." Que ne reproche-t-on à Champlain de n'avoir pas tracé la Grande Allée ni bâti le Frontenac, lui qui avait vu Versailles! En supposant que le jugement du R. Père soit juste, il n'amoindrit en rien l'importance du rôle du frère Luc, comme initiateur: c'est le seul aspect sous lequel nous voulons ici envisager son oeuvre artistique au pays. Malgré les nombreux lustres qui séparent son époque de celle où les arts prennent définitivement racine chez nous, qui refuserait de reconnaître dans le fils du Pauvre d'Assise, comme l'un de nos précurseurs sur cette voie de beauté, et de saluer à cet horizon, comme à celui de notre Foi, la pensée franciscaine, semeuse obscure de cette moisson d'art qui ne demande aujourd'hui qu'à s'épanouir, sous le soleil de la vie chrétienne, et qui promet, comme elle, une floraison et des fruits dignes d'un peuple qui n'a pas cessé de croire.

Mais je vous entends dire: vous voilà

bien loin de votre moulin-à-farine. J'y arrive. Lorsque notre future école canadienne de peinture, après avoir passé par les phases du développement de ses augustes aînées, en viendra, si elle veut conserver les traditions classiques, aux paysages de ruines, elle ne trouvera pas de modèles chez nous. Et la raison en est bien simple : nous n'avons jamais eu de châteaux, et nous n'aurons plus de moulins.

Nous n'avons jamais eu de châteaux. Je ne prétends pourtant pas faire de cette assertion bénigne, une bombe qui aille démolir ceux qui se dressent, combien vénérables ! au fond de notre histoire. Comme je parle peinture, je me place au point de vue du peintre. Or, personne n'ignore que le mot château, a, pour l'artiste, une signification, ou du moins évoque une image qui ne se dégage pas nécessairement de la définition qu'en donne le dictionnaire de l'Académie. Pour le peintre, qui incarne les idées sous des formes visibles qui les exaltent, un château est bien la demeure princière sans doute, mais

aussi, et j'allais dire surtout, la masse architecturale à l'aspect pittoresque ou étrange, avec ses murailles nues ou fortifiées comme une citadelle, ou décorées et fleuries comme une villa italienne. Le dictionnaire nous présente le château comme la demeure féodale, la résidence seigneuriale ou royale, tout simplement; et c'est avec ce sens précis que le château apparaît aux pages de notre histoire.

Lors, jamais un peintre qui ne sera pas un peintre d'histoire canadienne, ne se décidera à étiqueter du nom pompeux de "château", le croquis du "Ramesay"par exemple, malgré la poivrière ridicule dont on a eu la curieuse idée de le flanquer en ces derniers temps, en guise de trébuchet, pour les Américaines qui le kodaquent et l'aquarellent avec furie. Après celui-là, faut-il mentionner le château Bigot? Il n'en reste plus guère qu'un glorieux souvenir, planant sur la masse informe d'un débris de mur qui s'effrite et s'enfonce davantage tous les jours, et sur lequel il faudrait planter un pôteau indicateur.

Nous avons bien, il est vrai, le "Frontenac" et le "Laurier", et leurs belles proportions pourraient séduire un amateur de silhouettes; mais leur granit luisant, leurs briques saignantes et leurs plâtres livides, sur lesquels les siècles hésiteront longtemps à tisser leurs mousses et à incruster leurs rouilles, feront que nos peintres, soucieux de vérité autant que de beauté, n'y verront que des anachronismes prétentieux, propres tout au plus à être ébauchés sur une toile de théâtre, pour servir de décor à une scène de vaudeville. Voilà pour les châteaux.

Quant aux moulins, il serait presque temps de les peindre, puisque bientôt, s'ils ne tombent pas en ruine, les industries nouvelles vont les métamorphoser du tout au tout. Ils prendront nécessairement une physionomie résignée que leurs nouveaux maîtres leur imposeront, et que nous, nous ne connaîtrons pas. C'est ainsi que les moulins s'en vont.

Un beau jour — il y a *belle lurette* de cela — en revenant du marché et

croyant faire *un coup d'as,* un cultivateur a acheté *un cent de fleur. "Tiens, sa mère,* a-t-il dit en versant le sac dans la huche, tu feras du pain blanc *asteure."* Voilà la faute originelle, après laquelle est venue celle, combien plus légère, d'acheter le son, le gru, etc.... pour les animaux. C'est ainsi que, peu à peu, les *barouches* et les *berlots* se sont faits plus rares à la porte du moulin; force fut bien au meunier de laisser la vanne close, de voir la dalle se *goffrer* au soleil et couler comme un panier. Les deux ou trois moulanges qui ne cessaient de tourner du jour-de-l'an à la St-Sylvestre, et qu'il devait piquer dans la canicule, lorsque l'eau est basse, eurent des jours d'abord, puis des semaines et des mois de repos. Toutes les piles de sacs remplis de moulée qui lambrissaient le moulin à l'intérieur, disparurent; aussi, peu à peu, le moulin apparut grand... Ses moutures ne chauffant plus l'atmosphère, le moulin devint humide, cru, et froid; ça sentait déjà le mort.

Si vous entriez aujourd'hui dans un

de ces anciens moulins, vous ne vous y reconnaîtriez plus. Dans l'air moisi et comme peureux, au-dessus de trappes qui baillent toujours, pendent des courroies mortes sur des roues inactives. Si vous rencontrez le meunier, vous aurez peine à le reconnaître. Il n'est plus habillé de blanc selon l'antique tradition, car n'ayant plus à surveiller la *trémie* ni la *boîte à moulée*, vous ne verrez plus un seul atome de *manivole* sur ses épaules, ni sur son chapeau, ni sur ses sourcils. S'il vous prend fantaisie de lui parler, vous n'aurez pas besoin de vous égosiller comme autrefois; le bruit trépidant des moulanges tournantes, et le roulement de tonnerre de la grand'roue poussée par les masses d'eau, se sont tus. Le meunier lui-même paraîtra étranger chez lui. Mais comme il a voulu quand même garder son moulin, il s'est vu obligé d'y introduire de nouvelles industries qui, se développant sur le même théâtre que l'ancienne, lui donnent l'illusion d'être encore le meunier d'autrefois. Les moulins ont fait leur temps !

On peut se demander maintenant, ce que vont devenir les écluses, pour lesquelles la nécessité d'amasser l'eau imposait des réparations annuelles. Ne vont-elles pas s'ouvrir pour ne plus se fermer, et s'en aller, elles aussi?

Oh! nos belles écluses, à deux ou trois niveaux différents ! Elles qui avaient la consolante mission de faire descendre un coin du ciel près des moulins ! Nos belles écluses, chutes Niagara en miniature, avec la blancheur irisée de leurs eaux tombantes sur les cailloux! Hélas! comme il n'y a pas de loi divine ou humaine pour empêcher un sot de faire une sottise, on verra un de ces énergumènes, ami du progrès, les ouvrir, sous prétexte qu'elles ne sont plus pratiques. Heureusement toutefois, que la bêtise humaine est impuissante à tarir l'eau des sources, et l'écluse devenue simple ruisseau, continuera tout de même à couler. Cela nous vaudra de garder nos petits ponts, nos charmants petits ponts rustiques, qui nous tendront toujours, eux, comme de vieux amis fidèles, leurs bras tremblants.

Qu'il y aurait de choses à dire sur ces petits ponts ! Je préfère retourner au moulin-à-farine qui s'élevait tout près de chez nous, sur un écran de tuf fleuri de verges d'or et de sureau blanc, tandis qu'à ses pieds, processionaient des peupliers droits et craintifs. Il était tout gris, avec son toit un peu écrasé, sans lucarne. Des petites fenêtres percées sous le larmier lui donnaient de loin, comme à des yeux cachés sous des sourcils en broussailles, un air de mauvaise humeur, qu'accentuait encore le grondement sourd et continuel de l'eau courante.

Le meunier, qui courait toujours de ses pommiers à ses abeilles, et de ses choux à ses moulanges, était le type de la spirituelle bonhomie. Son âme de chrétien sans peur et sans reproche était le tabernacle de la bonté. Je revois encore la meunière — on l'appelait la belle meunière — avec son fin profil qui se détache plein de grâce, penchée sur sa corbeille de *carreaux d'indienne*, dans l'ombre de la fenêtre ouverte. Et derrière elle, je crois apercevoir les trois

fées, dont la jeunesse et les talents s'épanouissaient en vie active et heureuse. Je pense toujours à l'héritier qui continue, sinon la tradition du métier, du moins celle de haute probité, qu'entre autres trésors, lui ont léguée les vieux qui ne sont plus.

Encore aujourd'hui, quand je ferme les yeux, le beau moulin m'apparaît, comme en été, derrière son rideau de feuillages; comme en automne, lorsque m'y rendant en commission par les écarts du ruisseau, j'en revenais avec le sourire de la meunière dans les yeux, et les mains pleines de pommes d'amour, données par le meunier; il m'apparaît comme en hiver, tel un joli pastel encadré dans la vitre de la fenêtre. Et ce soir, je crois le revoir encore comme un de ces soirs-là, derrière le voile de poudrerie, avec ses deux petites lumières qui, jadis, ont veillé si longtemps sur moi, dans la nuit.

Et voilà que, malgré que je ne sois pas peintre et qu'il ne tombe pas en ruines, le beau moulin, je m'aperçois que je l'ai peint...

DANS LES CHAMPS.

Les foins à la petite faux.

C'EST peut-être parce que la mort l'a prise pour arme symbolique, mais la petite faux nous reste tout de même, et avec la connivence des *rochières,* des marais et des *abouts,* maigres lambeaux de ses domaines usurpés, elle promène parmi nous sa marche apologétique. Entre temps, inoffensive et boudeuse, elle demeure accrochée au pan de la laiterie ou *à cheval* sur le four, où elle se repose du labeur des siècles et se chauffe le dos au soleil, comme les vieux. Elle trouve ainsi dans les réminiscences de son long passé glorieux, l'indulgente bonté, cette fleur d'automne de la vie, qui embaume la solitude des vieux jours.

Et pourtant, si la petite faux voulait sortir de son silence et nous raconter ses pèlerinages héroïques à travers les

souches et les *chicots* des premières *terres neuves,* depuis le jour où, grâce à un homme de génie, elle fut inventée! Mais toujours comme les vieux, elle courbe l'échine et ne dit *motte.* Evoquons ce "temps" dont elle vit et dont elle meurt. C'est un moyen infaillible d'ouvrir son âme d'acier, insensible et froide en apparence, mais qu'un seul rayon de joie peut réchauffer.

*

* *

Pauvre petite vieille! de quel éclat ne brillais-tu pas jadis, lorsque dans le *vitrau* du marchand général—où il n'y avait généralement pas grand'chose—tu attendais, au milieu des pièges-à-rats, des *romaines* et des sucriers de cristal, ton nouveau maître !

Hélas! tu m'attendis toujours en vain. Doué par le ciel, dès l'âge le plus tendre — pour dire comme la maîtresse d'école — d'une aptitude peu commune pour faucher les *roches* et les *fourmillières,* le père chez nous, me dotait tou-

jours d'une faux de l'autre saison, après l'avoir onctueusement *repassée* sur la meule pour m'en faire *accroire*. Mais en revanche, en ai-je *affilé* des faux, le soir après l'école, près de la *corde de bois* et jusqu'à la lumière du final souvent ! Car il fallait à *tout de reste* des faux bien coupantes, surtout quand les *faucheux* devaient *attaquer* la *grand'-pièce* de la *terre-forte*, où le mil était gros et raide comme des broches à tricoter. En les *affilant* la veille au soir, ils pouvaient se rendre aux champs *drès* le matin, profiter de *la fraîche* pour eux-mêmes et de la rosée pour les faux, afin d'en *ménager* ainsi la *coupe*.

Au petit jour, vous auriez pu les voir descendre, la faux en *balan* sur l'épaule, *en train de mâchouiller* une tige de mil prise le long du chemin. Chacun prenait alors sa *menée*, plus ou moins large, selon sa force et son adresse. Promenant ensuite sa faux mordante dans le foin, plus tendre et plus pâle à la tige, il ramenait avec force, à sa gauche, le lourd éventail palpitant et fleuri qui formait l'*andain*. Puis, la faux suspen-

due à son bras, il allait reprendre un autre *andain,* qui était suivi d'un autre et puis d'un autre...

Dès qu'un faucheur s'apercevait que sa faux était moins *prime,* de retour sur la *planche d'about,* il la dressait devant lui; puis tirant de sa *jambe de botte* une pierre à aiguiser, il la trempait dans l'eau de la *rigole* voisine, ou (excusez, Madames) il lui crachait à la figure, sans mépris toutefois. Alors, par une suite de gestes à la fois alertes et savants, il faisait glisser cette pierre, de l'un et de l'autre côté du *taillant,* lequel, avec un son de grelot fêlé, reprenait sa coupe *dans le temps de rien.*

D'ordinaire, les faucheurs avaient eu le temps d'*abattre,* avant le déjeuner, un *rodeux* de beau morceau, et quelquefois une *lichette* tout le long de *la pièce.* Si je mets ici que cinq ou six *crêpes* ne leur faisaient pas peur, c'est à titre de simple renseignement. Aussi était-ce avec un courage nouveau et des forces nouvelles qu'ils retournaient à l'ouvrage, accompagnés cette fois des faneurs et des faneuses.

—"Savez-vous ce que c'est que faner?" écrivait déjà Mme de Sévigné à M. de Coulanges. Et elle répondait: "Faner est la plus jolie chose du monde, c'est retourner le foin en batifolant dans une prairie; dès qu'on en sait tant, on sait faner."

Rien de joli en effet comme les mouvements capricieux et enjoués des faneuses au travail. Une grâce rustique, captivante comme toutes les grâces, préside à cette cérémonie d'incantation. Le rite champêtre se déroule au-dessus des champs dépouillés, que les gracieuses magiciennes revêtent d'un opulent manteau, dont elles font ressortir toutes les broderies. Le parfum des foins secoués embaume, comme un encens, l'air chaud où les *brocques* des faneuses les projettent, avec les signes cabalistiques dont elles ont le ravissant secret. Toutes les fleurs déjà fanées, après un dernier baiser de soleil, retombent sur les ailes de leurs *capines*, sur leurs épaules et autour d'elles, partout...

Toutefois, *faner* n'était pas toujours

un jeu ; *du moins*, c'était un jeu *malaisé*, quand il y avait du *jargeau* dans le foin par exemple — une *engeance insécrable, je vous dis.* Sans compter qu'avec ça, le foin ne séchant guère avant le *serrage*, reste *mucre* jusque dans la grange, où il peut faire *resuer* l'autre, quand il ne le fait pas *canir*.

C'est curieux tout de même, comme midi vient vite. Déjà, vers les neuf heures, on avait vu remonter le postillon qui ne manquait jamais de *jaspiner* à propos des ornières et des cahots de notre *part de route*. Puis vers onze heures, on le revoyait *pointer* au *déviron* de chez Blanchette, ramenant les *promeneux* pour le train de midi. Et parce que chez-nous, nous n'avions pas de porte-voix pour annoncer le dîner, comme chez Major notre voisin, on guettait l'ombre de la *chunée* chez Limoges notre *arc-boutant*. Lorsqu'elle tombait *en plein* sur le bord du *lormier*, c'était *midi juste*, ça *fendait* le canon de la citadelle, dont la voix donnait le signal du départ pour la maison.

Vers les deux heures *de relevée*, nous

pouvions déjà nous mettre au *ratelage*, en commençant, *comme de raison*, par le premier *fanage* du matin. Vous qui me lisez, dites! avez-vous déjà ratelé? Non? Bien alors que Dieu vous bénisse! mais je le regrette pour vous, car il vous sera difficile de bien comprendre tout l'agrément de nos foins.

Le ratelage était, à mon avis, le plus agréable travail des foins, mais non toutefois le moins fatigant, *je vous assure*. Pour le premier et le second *rateleux*, passe encore. Lorsque les *créatures* voulaient venir aux champs *mordicus*, c'était leur poste tout désigné, et il n'y avait vraiment *pas de quoi* les *vanner*. Mais leurs petits *botteaux* devenaient vite de vraies bottes de foin; et celui qui *fermait le rang* en avait *tout son raide* à les relever. Quand le soleil *plombe* et qu'il n'y a pas *une goutte* de vent; surtout lorsqu'on *râtle* en *échaffourée*, les *rateleux* deviennent *trempes* en *navettes*. Aussi, avant d'ouvrir un nouveau rang, on *déterrait* la cruche-à-l'eau, cachée sous le bout du rang, afin de se rafraîchir un peu le *gorgotton*.

Vers les 4 heures, par là, on voyait descendre les *grand'châtettes* avec tout leur *drégail.* Si toutefois, en terminant le repas, on avait vu des *tirants* dans nord, qui, faisant *mine de se chagriner,* donnait à craindre des grêlons pour l'après-midi, on pouvait, *au forçail,* commencer le *serrage* aussitôt après le dîner, quittes à faire des *veilloches,* si le temps *menaçait tout de bon.* C'est alors que les râteleux devaient se *démener;* parfois, ils n'en étaient pas *noirs de rire* et ils auraient bien *recédé* leur place au fouleux, pour des *petites patates.*

*

* *

Et pourtant, ce pauvre fouleux, n'était pas, lui non plus, *aux petits oiseaux.* Tant qu'il était dans le *ber* de la voiture, tout marchait comme *sur des roulettes.* Mais lorsque le foin dépassait les échelles, c'était une *autre paire de manches.* Quand les *fourchetées* lui arrivaient, grosses et drues, sur les jambes; qu'il lui fallait les placer, se

placer, et se *tiendre* debout; *vous me croirez si vous voulez,* mais il n'était pas toujours *aux noces.*

Il ne lui suffisait pas d'ailleurs, de savoir se *tiendre* debout, mais encore de savoir fouler large, fouler dur et fouler haut.

Fouler dur, cela dépend un peu de la *corporance* du fouleur; un *marmoussin* ne saura jamais en *venir à bout.* Fouler large, est un tour à prendre, pour le *réussi* duquel, c'est le cas de le dire, tout *fourrage* ne se prête pas. Parlez-moi, par exemple, des *queues-de-renard,* d'*herbe-à-la-puce* ou de *réveil-matin* : c'est *infâme comme toute,* car tout ce qui excède le fond de la charrette *dégoutte* tout le long du chemin, comme de la *pâte-à-crèpe.* Fouler haut, *ma frine,* c'est moins *malaisé* que dangereux pour celui qui a les jambes molles comme de la laine. Dans tous les cas, lorsque le *chargeage* était rendu à une certaine hauteur, il était plus prudent pour le fouleux de *s'écrapoutir,* s'il ne voulait pas *prendre une plonge* lorsque la voiture devait passer une *fossette.*

Pendant qu'on *emplisait* la charrette, les *râteleux* n'étaient guère à plaindre. En suivant le *chargeux*, ils n'avaient qu'à donner un coup de râteau par-ci par-là et à *peigner* le voyage, lorsqu'il était *perché*. Ils pouvaient ensuite, courir aux *petites merises* ou aux *cerises-à-grappes* dans les côteaux, ou sur la *pointe* à mon oncle, pendant que les autres allaient *décharger* le foin sur le *fanil*. C'est là qu'ils en prenaient *une suée!* la chemise en *flacquait* sur la peau et l'eau souvent leur en coulait au bout du nez.

Si la *serrée* se faisait loin de la maison — quand nous allions chez Cahu par exemple — et que nous étions bien *restés* le soir, *on embarquait* sur le voyage pour revenir. Alors, un bras passé sous la perche (dans le cas où l'*endormitoire* nous prendrait), on se laissait bercer dans le foin tiède, soit en mangeant les pommes douces à mon oncle Michel, soit en chantant des *rigodons* ou en rêvassant, selon les aptitudes et les goûts de chacun.

On arrivait à la maison — car on

arrive toujours. Après le repas du soir, nous étions tellement *rendus* que nous n'avions pas l'envie d'aller *jeunesser* bien loin. La prière en famille terminée, on allait s'asseoir *dans* les marches de l'escalier, en regardant la nuit déborder de la rivière, courir vers le rang du sud, puis remonter les côteaux du nord, atteindre la *rochière* et les *talles de pimbina,* pour arriver au *petit jardin* et à la barrière, près du four. C'est alors que les *gornouilles* et les *wawarons* s'en *donnaient* dans la mare, au bout du grand jardin! Ce concert semblait s'éterniser uniquement pour préparer le sommeil qui ne tardait pas à venir clôre la journée laborieuse et refaire les forces pour recommencer le lendemain.

Dans ce temps-là, les gens de la ville ne dédaignaient pas de venir donner *un coup de main* aux travaux des champs. On y a vu des écrivains, des avocats, des universitaires et même des demoiselles *très-bien.* On y a vu principalement des *écoliers* du séminaire, venus après la distribution des prix, avec plus de

médailles que de santé : un teint de clair de lune, des doigts de pianiste et un appétit de moineau. Il est vrai qu'ils retournaient après les vacances, avec des têtes d'Iroquois, des mains qu'on aurait prises pour des *harts de liard*, une faim de *bûcheux*, et parfois *étout*, les hardes en aiguillettes. Mais ils avaient aussi du sang plein les joues, de la joie plein les yeux, du courage plein le coeur pour retourner aux oasis rafraîchissants de leurs thèmes grecs. Si je ne me trompe, nous ne pouvions guère leur donner davantage pour les rendre heureux.

* *
*

J'allais émettre le souhait que les colonies de vacances utilisent — dans le double but d'affermir leur santé et de prêter secours aux agriculteurs — l'activité des enfants qu'elles groupent chaque été pour les faire *canoter*, en attendant qu'ils se noient. Mais j'oubliais que les dites colonies de vacances ont

été créées chez nous, depuis que... nous ne faisons plus les foins à la petite faux; absolument comme si ceci devait remplacer cela. Avec les faucheuses, les enfants seraient d'ailleurs nuisibles aux champs, lorsqu'ils ne seraient pas en danger; la radieuse machine leur couperait un membre avec la même sérénité qu'elle fauche la *mortelle* ou les verges d'or.

Dites ce que vous voudrez, les enfants auront beau jouer à la balle, au golf, au tennis, et faire de la gymnastique sous la direction des professeurs les mieux diplômés, il leur manquera toujours — et vous saurez me le dire — les saines fatigues du travail dans l'air pur des champs, avec l'odeur des foins coupés.

Oh! l'odeur des foins coupés, ça ferait revenir un mort...

Le brayage.

NOUS voici rendus à l'un de ces beaux matins d'automne que l'hiver semble déjà engourdir et glacer. Une petite gelée blanche, pas exquisement timide de la neige qui s'en vient, argente les maisons grises, les clôtures qui les entourent et courent dans les champs. Sur les arbres dénudés pendent encore, comme des médailles de bronze, quelques feuilles têtues qui se balancent comme par un reste d'habitude. Le soleil frileux hausse son disque décoloré derrière la haie noire des sapins du sud, et monte lentement dans le firmament où les dernières étoiles grelottent pâles, pâles. Et l'on se demande s'il veut réchauffer l'atmosphère celui qui à la tête de la rochière, s'apprête à allumer un feu.

Le fourneau devant lequel se trémousse le père Colas est ménagé dans la pente du terrain et se conserve intact d'année en année. Le chauffeur n'eut, ce matin, qu'à enlever les feuilles mortes tassées dans les angles, en alignant les pierres qui limitent le *foyer*. Avec une poignée de *ripes* et un *petit brin d'écopeaux*, puis des éclats de bois de four et des *rondins* secs, dans le temps de le dire le feu a été pris. Et ce n'est pas un petit feu comme celui qu'on allume sous la *chaudronne* lorsqu'on coule la lessive et qu'on lave au battoir — encore des choses qui s'en vont... — il a au moins deux brasses de long. Pendant que notre homme a le dos tourné, je vais vous dire pourquoi ce feu-là. Chez Charlie, où nous sommes, il se fait, *à matin*, comme *manière* de *courvée* pour brayer; les voisins arriveront tantôt, avec leur lin, qui sera brayé en commun; comprenez-vous?

Le père Colas, debout devant le feu, s'essuie les yeux avant la manche de sa *frocque* — rapport à la *boucane* — et je l'entends machouiller: "Bondance !

que ça chauffe ben l'épinette rouge ! *mais qu'ils viennent eux autres,* le fourneau sera *paré en plein.*" En attendant, il redresse et *solide* les piquets qui s'enfoncent aux angles du foyer, et qui soutiennent les perches formant le gril sur lequel le lin devra être chauffé.

De fait, tout semble bien *paré.* Les *brayes* ont été apportées la veille au soir, et sont disposées comme ci comme ça, tête bèche et n'importe comment, selon les caprices du terrain qui, dans une rochière, est malcommode en grand. "De ce coup-là — marmotte encore le père Colas qui *gosse* la poignée de la *gaule* pour *fourgailler* les tisons — *j'cré ben* que les *v'lon.*" On ne voit pourtant rien, mais le *temps est si écho* et le père Colas a l'oreille si fine, qu'il a entendu les pas cadencés du cheval descendant la charge de bottes de lin sur le pont de la batterie. On entend bientôt, en effet, le *grinchage* des *héridelles* sous le poids de la charge, le ballottement des moyeux et le bruit des roues qui écrasent en *crichant* les *grignons* de terre durcie. Enfin, la charrette *res-*

soud au *déviron* du hangar, suivie des *brayeux* et des *brayeuses* qui s'en viennent en *jacassant.* Pendant que Ti-Joe dételle la jument, et que le père Colas *gaffe* une botte de lin pour l'étendre sur le gril, regardons-les venir.

Oh! ils ne se sont pas *grayés* sur leur *trente-six,* allez! mais quand on va *brayer* ce n'est pas comme un *compérage* non plus.

Les hommes ont gardé leurs *hardes* de tous les jours; *ils piquent* toujours au plus court eux autres. Ce n'est pas comme les créatures—*les bouffresses*—qui ont toujours quelqu'*afficot de relai* pour tous les instants de leur vie, et qui se *gancent* même pour aller *à la bourdaine,* sous prétexte qu'avec des *penaillons* elles ont l'air *sandrouillonnes.* A *matin* cependant, elles sont *quasiment sans cérémonie* : point de robe à taille, de tablier *braidiné,* ni même de *souliers à quartiers.* Une jupe *d'échiffe,* recouverte d'un grand tablier *à bavette* attattachée sur le *mantelette d'indienne à pois;* puis des *souliers sauvages;* voilà tout leur accoutrement. A peine arri-

vées, vous les voyez dénouer les *gorgettes* de leurs *capines* qui vont coiffer les piquets de clôture, puis *s'entortiller* la tête dans une serviette attachée sous le *tocquion,* parce que les *aigrettes* de lin qui *revolent* partout, sont *infâmes comme toutes* dans les cheveux. Inutile de dire qu'elles sont toutes sur le *trémenne,* et que ces apprêts n'ont rien qui ressemble à ceux d'un matin d'enterrement. Les *clapettes se font aller,* et il n'y aura guère *d'accalmie* de toute la sainte journée.

Pendant les divers *changeaillages* qui s'opèrent — c'est *inmanquable* avant que chacun ait trouvé la *braye* à sa main ou à sa hauteur — le lin a eu le temps de *rouir comme il faut,* et les *brayeux* n'ont qu'à se présenter à la *chauffeuse* — remplaçante du père Colas — pour recevoir des *poignées* de lin tout brûlant.

Il va sans dire qu'on ne travaillait pas pour le gouvernement — qui nous dira aujourd'hui pourquoi on disait cela alors. Quoique le soleil fût toujours *blême comme un biscuit,* sur les dix

heures, les *châles à pointes,* les *gilets de laine* et les *frocques* avaient perdu de leur vogue; car à ses *démener* ainsi devant leurs *brayes,* les *brayeux* étaient devenus *rouges comme des coqs.*

C'était le temps de conter une histoire, car *on avait pour son dire* que si on ne rit pas de temps en temps, on ne rira jamais. Le rôle du conteur, sans qu'on sût jamais trop pourquoi ni comment, échéait toujours au père Colas, petit homme *vif comme un taon* et *maigre comme un cent de clous.* Ce bon petit vieux avait été, dans sa jeunesse, dans les *chanquiers* du Haut-Canada — dans les *trompchipes,* disait-il, — employé au *buchage,* au *charriage* et à la *drave* des billots. Dans les *campes,* il avait perfectionné entre autres choses, sa science, j'allais dire infuse, de pouvoir conjuguer tous les verbes en "ir", en ne les employant qu'au passé défini; car il n'y avait rien de laissé à l'imprécis avec le père Colas.

Défunt trépassé Batisse était un des héros habituels de ses récits. Que le folk-lore se serait enrichi, si on avait

pu sténographier quelques-unes de ses histoires vraies ! Ecoutons-le raconter à *la Fradette,* sa voisine de *braye,* la genèse de sa journée. "Je me *couchis* hier au soir la *puce à l'oreille,* et *vingt vices,* je me *réveillis* bien dix fois dans la *nuite.* Vers les quatre heures du matin, je vis, la tête sur l'*orillette,* le *su* qui commençait *à blémir.* Je me *levis, j'allumis* le poêle, mis les *pataques* au feu et me *recouchis* pour dormir un petit bout de somme de *rien en toute.* Je me *levis tout de bon* sur les six heures, je fis ma prière et je *déjeunis* — les *pataques* étaient en *phrasie* dans la *chasse-pinte. Ensuite de ça,* je *barris* la porte et vins allumer le feu." Ceci est de l'histoire moderne et se disait sur le ton de conversation. Le ton et l'attitude changeaient du tout au tout, lorsqu'il exhumait de ses anciens souvenirs les détails épiques d'*avaries,* de *marchances* ou de *tours* dont il avait été jadis le témoin. Ceci par exemple, closant je ne sais plus quelle aventure : "la canne *silit* de *magnière* qu'elle lui *fracassit* le *crabe* de la tête ; puis les gens

de la *gang entrirent* dans la cabane, *burent* tant qu'ils *purent* et *cachirent* le quart." Je ne puis malheureusement vous dépeindre ses gestes de fendeur de bois, et le prolongement de certaines syllabes, qui était sans doute un truc oratoire pour tenir son auditoire suspendu à ses lèvres, selon la gracieuse expression consacrée par l'usage.

Lorsqu'il avait terminé son histoire, le *père* Colas remettait sa pipe éteinte dans sa poche de veste, et disait d'un air *tout démonté* : "Il y a *ben toujours des émites* pour *bavasser; ça braye pas pan toute pan toute. Ho don! passez-moi-z'en une la mère, si c'est un effet de votre bonté!"* Et il se remettait à écraser sa poignée de lin avec cette ferveur antique des *bucheux à la job,* qui nous faisait tressaillir d'aise de ne pas être du lin pour le quart d'heure.

L'avant-midi comme la *relevée,* passait comme une *poudrerie,* qu'on n'avait pas le temps de les voir. Il fallait l'angelus du soir pour faire cesser le travail. Tous les *brayeux* se tournaient vers l'église dont on apercevait le clo-

cher derrière les arbres de la *Seigneurie* Boucher, et l'on récitait l'angelus suivi du *De Profundis* pour les Ames.

La dernière fois que je vis *brayer*—il y a bien 30 ans—la journée finissait ainsi. Sur le fourneau, quelques poignées de lin achevaient de refroidir, lorsque la chauffeuse, en promenant sa *gaule* dans la braise, en fit jaillir une gerbe d'étincelles qui mirent le feu au lin : c'était la *grillade,* sans laquelle une journée de *brayage* n'est pas bien close, et qui fut reçue avec des applaudissements. Le firmament était déjà sombre et je revois encore les étincelles voler comme des abeilles d'or dans le ciel noir, tandis que les reflets de la flambée jetaient des touches écarlates sur les arbres, les clôtures, les habits et les traits des *brayeux.*

Or, pourquoi je n'oublierai jamais cette scène digne d'être peinte par Rembrandt, c'est que la vieille chauffeuse dont le sourire luit encore à mes yeux comme ce soir-là, c'était, la chère et sainte femme, ma mère.

La corvée.

BRAM! je pense faire une *courvée* la semaine qui vient; pourrais-tu venir avec ta jument? Tu sais qu'on n'est pas *gringneux*: on te rendra la pareille au besoin.

—*Beau dommage!* C'est bien certain que j'irai.

—Et toi, Minique! si tu pouvais nous *recéder* ton *banneau?* le mien a le moyeu *pétassé à demeure* et je crains les *avaries*.

—*C'te belle demande!* Il est à rien faire, là, dans *l'appenti*. Mais comme le banneau ne pourra pas y aller tout seul, Dick te le mènera; et comme Dick pourrait bien s'écarter, j'enverrai Délard avec, et tu te serviras de tout le bataclan. Y aura du monde?

—Quienne m'a dit qu'il viendrait avec toute sa *gorroué*. Puis l'Phonse

à Fardina, le Ti-tur à mon oncle, les deux gas à Thanase et toute la sainte Limogerie. On sera une *trâlée* et *fais-toi pas de bile,* y aura de la *mangeaille.* Depuis *ma foi betot* huit jours que les *créatures fricottent* et se donnent de la *tablature* pour *grayer* tout ce qu'il faut. *Pour lorse,* on t'attendra! Fais pas le fou! Au plaisir!

—*A la revoyure!*

C'est à peu près en ces termes que le dimanche précédant la corvée, le cultivateur faisait ses invitations, acceptées presque toujours avec empressement.

*
* *

Et comme de fait, dès 7 heures du matin, au jour fixé pour le travail, Boclé qu'on avait oublié d'avertir, jappait sur le perron, que la moitié en était de trop. Les hommes, la *cloque* sous le bras, arrivaient les premiers; *ceuses* du haut du nord, par le *raccourci,* en sautant les *pagées* de clôture;

ceuses du rang du sud, en *piquant*, passé le pont, à travers les *pointes* et les pacages. Les femmes elles, venaient plus tard, par le chemin du roi, avec leur paquet de *hardes* de rechange, afin de ne pas *maganner* leur *butin* propre.

Il est vrai qu'il manquait bien souvent des *prometteux* : mais en revanche, il *ressoudait* toujours des *survenants*. Ainsi, la grosse Adèle par exemple, — une *estèque!* —qui, *priée* ou non, arrivait comme une bombe! Oh! une bombe qui ne se presse pas! mais, enfin, une bombe! Aussi avait-elle du *fil à retordre* avec les garçons qui étaient toujours *après*. *Une chance* qu'elle n'avait pas *la langue dans sa poche*, et qu'elle ne se laissait pas *manger la laine sur le dos*, comme on dit. Pour avoir la paix, les femmes la gardaient à la maison pour *éplucher* les *égumes*, *mettre la table*, trancher le pain et *tremper* la soupe. Tout était fini *d'en par là*.

Cette corvée pour *l'arrachage* des patates, se faisait un beau jour d'automne. Peu après 8 heures, on com-

mençait à *tirer les rangs,* deux par deux, à divers endroits dans le morceau. C'était encore, dans ce temps-là, la charrue-à-ruelles tirée par les boeufs attelés au joug, et conduits par un petit *toucheux.* Il fallait voir avec quelle importance le petit faisait *siler* la *mise* de son fouet de peau-d'anguille, en criant: Hue don! Rougé-Taupin!

Les *petits jeunes* comme nous autres, devions *glaner* les patates sorties à fleur-de-terre, et les jeter en tas, de place en place. Cela ne nous empêchait pas de se *garocher* des petits *gorlots,* piqués au bout d'une *hart,* qui nous faisaient pousser des *gnioles* sur la figure.

Ces rangs que nous avions ainsi glanés en jouant, étaient ensuite piochés avec soin par les hommes, afin d'en *aveindre* toute la *récorte.* Les femmes qui suivaient ces piocheux, et qui, pour ce faire, se traînaient sur les genoux, ramassaient les pommes de terre dans des *sciaux,* afin de ne pas les *macher* en les jetant de loin sur les tas. Si les patates étaient *gornues,* c'est-à-dire,

s'il y en avait *en masse,* on se le disait et on se le criait: *histoire* de féliciter indirectement le cultivateur de la belle venue de sa semence. Dans le cas contraire, on s'amusait *pareil,* mais le *fion* de la journée était: Cette année, les petites patates ne sont pas grosses.

Pioche, pioche, pioche; midi arrive quand même vous savez. L'angelus faisait toujours l'effet d'une révélation. Plusieurs même regardaient leurs *borloques* pour s'assurer si elle marchait, ou si *Cristeau,* qui *bédochait* dans ce temps-là, ne faisait pas ses foins, par hasard. Il n'y avait d'ailleurs pas à faire les *gesteux* ni à *lambiner*; il fallait descendre à la maison. Personne ne *s'ostinait* toutefois, car tous avaient plus ou moins la *fringale,* ou *la clanche basse.*

Les boeufs dételés, allaient boire *tous seux* à la dalle. Nous prenions une *bauche* pour aller leur ouvrir la barrière du clos de pacage, la refermer, remettre *l'amblette,* et puis après cette *shire,* arriver encore à la maison, tout *vannés, quant et* les autres.

Après avoir enlevé son *butin* le plus *terreux,* chacun se lavait les mains. Les hommes remontaient leurs *bricoles* sur leurs épaules, et se passaient la main dans le *toupet.* Les femmes *s'épivardaient* comme vous savez — ce qui veut dire : jusqu'à Amen — et restaient, *de travers comme devant.* Il y avait toujours quelques *zigonneux* pour leur monter des scies, jusqu'à ce que la maîtresse de la maison *y mît la main,* en les apostrophant : "*Largue-la* donc tranquille, *s'pèce de flandrin* : y a toujours des *émites* pour *tanner le monde en vie.*" Puis l'*engagère* reprenait sur un autre ton : "Il y a une *escousse* que la table est *grayée,* et que le *manger fige* dans les plats !"

En effet, sur la table dressée dans le *fournil,* la soupe sortant de la *chaudronne, boucanait* comme les *engins* du Grand-Trunk... dans ce temps-là. Après avoir pris sa place, chacun était servi de soupe-aux-pois, de lard frais ou salé, de légumes. Si le cultivateur avait *fait boucherie* pour la circonstance —ce qui n'était pas rare— il y avait

saucisses et *boudins*, tête-au-*fromage* et gretons Le buffette était *débarré*, et les *catinages* en sortaient: tartes, biscuits, confitures et gelées. Le maitre et la maîtresse de la maison ne manquaient pas de dire, en remettant les *assiettées combles*: "Mangez *votre besoin*, faites comme chez vous;" ou encore: "et il y aura du *revenez-y*: quand il n'y en aura plus, il y en aura encore."

Il va sans dire, que ceux qui avaient de la *parlette* ou de la *jase* s'en donnaient, quittes à *rachever* après les autres, et à recevoir les *pataraphes* de *gros mangeux*, de défoncé, de *moins malaisé* à charger qu'à rassasier.

Après le repas, les *créatures* aidaient à *dégrayer* la table et à laver la vaisselle. Les garçons faisaient leurs *petits Jean Lévesque*, à *tirer au poignet*, ou à *fesser* sur la porte de la cave à s'en *plumer* les *joints*. Parmi les vieux, les uns allaient faire un *somme* sur le bord du *fanil;* les autres parlaient, selon la tradition, de leurs brus et de leurs gendres.

Puis il fallait se *r'habiller* en s'étirant comme des *arpenteurs de gadelles*.

Cependant, après un petit *coup de coeur,* on reprenait le travail avec entrain, pour le poursuivre jusque vers les cinq heures, où le triage des patates commençait.

Les hommes, portant des demi-minots, des chaudières et des *sciaux,* allaient de tas en as, accompagnés des femmes qui *triaient* les patates grosses et saines, d'avec les petites et les *pourrites.* Celui qui avait le plus de *poigne* parmi les *jeunesses,* versait les *vaisseaux* dans le *tombereau* qui passait entre les rangs. Quand la voiture était *pleine-comble,* les hommes allaient en verser le contenu dans le grand *dalleau,* posé pour l'occasion dans le soupirail de la cave, et qui conduisait les patates, selon leur espèce, dans les *parts* qui leur étaient destinés: les *parouelles,* et les "early rose" pour parler en bon français.

Si, après le *triage des grosses patates,* il commençait à *faire brun* — en *sectembre* ou *optobre, la noirceur* vient plus vite qu'une habillement de drap — on laissait les autres sur le champ, pour

être recueillies le lendemain par les enfants.

Le travail terminé, il fallait bien aller à la maison pour reprendre son *butin* et faire ses bonjours à la *compagnée.* Mais on n'avait pas plutôt mis *le nez dans la porte,* que les *créatures* se *mettaient après nous autres*: "Restez donc à souper, *sans cérémonie,* la table est toute *parée,* vous vous en irez après"... etc... C'étaient des *tourmentages* à n'en plus finir.

La scène du dîner se répétait donc au souper avec peu de variante, mais avec plus de lenteur. Les plats, l'appetit, la gaieté, rien ne faisait défaut. Après le repas, les *pipettes* sortaient sur le perron, pour *tirer une touche,* et laisser aux femmes le temps de faire leur *borda.* Puis en rentrant, afin d'éviter les dicussions entre bleus et rouges, et ne pas mettre ainsi les *mortelles* élections *sur le tapis,* il fallait jouer un *borlan* de pommes. *Comme de raison,* les pommes étaient prises au verger, et les *gangnants* pouvaient emporter leur gain. Les femmes, elles,

jouaient au *pitro* ou au quatre-sept; nous autres, les jeunes, *à la crêpe* ou *au crapeau galeux,* ce qui n'est guère compliqué, je vous garantis.

Il fallait pourtant *avoir l'oeil* à ne pas veiller trop tard, car la table se *remettait* dans *un crac;* et c'est *ni tout ci ni tout ça,* il fallait réveillonner: pas moyen de s'en *démancher.*

Le cri: "Marie! graye le petit qu'on s'en aille!" donnait le signal du départ. Alors chacun des partants saluaient, une à une, toutes les personnes de la maisonnée: "Bonsoir, Johnny, merci de vos politesses. A la revue! Bonsoir, Céline! merci de vos honnêtetés. A la revoyure!" etc... Et ils recevaient invariablement la même réponse: "Mais c'est à nous à vous remercier; vous nous avez *baré* un bon coup de main, et on vous a bien de l'obligation." L'on se séparait ainsi, sans avoir décidé au juste à qui devaient revenir tous ces mercis sincères, de part et d'autres.

Les salutations, les remerciements, les bonsoirs, nous accompagnaient jusque sur le perron. On sortait même,

pour nous éclairer, la lampe qui se *soufflait* presque toujours. La *lampe morte* nous *dégringolions du haut en bas* de l'escalier, et les pipes se rallumaient. Puis les groupes se mettaient en marche, se perdant dans la *brême* de la nuit, comme des petits *tapons* noirs, d'où sortaient des étincelles s'envolant des pipes bourrées d'un tabac rétif aux parfums de feuilles de choux. Les éclats de rire des hommes, les voix plus aigues des femmes, lancaient encore de loin un dernier: "Au plaisir!" et avant de *dévirer* à la barrière du chemin, un des plus beaux *chanteux* entonnait le vieux refrain:

Quand on est si bien ensemble,
Pourquoi donc si vite se quitter:
Bonsoir mes amis, bonsoir,
Au revoir!

La clôture de pieux.

IL s'était assis à son piano, me laissant debout devant la vielile toile encadrée d'or bruni qu'il avait placée à contre-jour, entre les fenêtres par lesquelles je pouvais voir la "Piazza del Castelletto" avec les vols de colombes striant le ciel de Gênes, d'un bleu pur, tel celui des robes d'anges de l'Angelico.

Puis, pendant qu'avec une allégresse tout italienne, Nino jouait de ses doigts fins et agiles, d'un jeu très doux, il m'analysait les phrases musicales par lesquelles l'auteur de la sonate avait interprété le thème inspirateur du tableau que je considérais. Il disait: "le prélude, d'un *allegretto* si palpitant, auquel s'accrochent ces triolets à peine effleurés, ce sont des voix d'oiseaux dans les branches. Ces groupes de notes, tour à tour langoureuses ou pétillantes, graves ou suraiguës, simulent la chanson de chacun de ces oiseaux,

chansons qui se groupent, là, comme en une gerbe, pour reprendre ici en choeur.

"Puis la mélodie initiale s'avance, dans un *andante* que viennent réjouir modulations et trilles: toutes ces roulades se fondent ensuite dans le motif du prélude, où chacune des voix trouve se place naturelle, pour composer ces deux lignes qui, avec leur D. C., ont le brio d'une ariette, l'éclat d'une marche triomphale.

"Une phrase — style récitatif — sévère comme une admonition; *è la voce del Santo.* Il parle à ses frères ailés. Roulades, trilles, cascades et surgies de notes cristallines, viennent accélérer le *lento* du récit: ce sont des voix d'oiseaux babillards qui volètent autour du prêcheur — entendez ces fugues tronquées et sonores à peine: ce sont leurs envols. La phrase reprend *espressivo*: c'est le reproche du Saint — doux, combien! La voix s'abaisse, puis s'abaisse encore pour se taire tout à fait, pendant que, *scherzando,* les petites voix stridentes enveloppent les dernières notes admonitrices qui meurent.

"Le prélude final s'ouvre alors par ce merveilleux enlacement de notes liquides et sautillantes d'où surgissent, toutes pointées, et profondes comme le ton d'une prophétie, les derniers temps du récitatif. C'est l'écho de la réprimande fraternelle qui s'est, maintenant, tue. Enfin, une trille exultante et, entre deux soupirs largement prolongés qui laissent vibrer des tonalités de sanglots, des triolets que recouvrent les accords apaisés de la basse où palpite, comme des ailes dans la brise, un envol d'arpèges. La sonate est finie."

Nino continue de jouer, â la manière, je dirais, des sources qui reflètent le ciel sans se lasser de murmurer. Et moi, en écoutant sa musique, vraie fête pour l'oreille, je contemple son tableau, vraie fête pour les yeux.

Cette toile, assez ancienne, est assurément due à l'un de ces maîtres exquis que nous nommons, je ne sais trop pourquoi, les primitifs, quoique leur art ait une perfection de technique, une science de composition, une chaleur de coloris et une plénitude de vie, que la Renais-

sance n'a pas surpassées. Je crois reconnaître ici, l'un des contemporains de Pinturicchio, ou tout au moins, un peintre de son école qui a laissé à l'Italie d'inestimables tryptiques et des fresques merveilleuses encadrées de ces "histoires" pour lesquelles les critiques d'art ont créé la délicieuse expression qui caractérise leur beauté : c'est la "sublime du joli."

Sous un ciel doré de lueurs roussâtres, un écran de rochers byzarres fait masse, au flanc duquel s'accroche, comme un nid de martinets, un couvent, entouré d'arbres frêles, peu feuillus, si chers au Pérugin. Dans une perspective étonnante de profondeur, un troupeau que garde un berger coiffé du chapeau en cloche des chasseurs alpins. Au milieu du tableau, mais à gauche, débouche une route, en marge de laquelle se dresse, ou plutôt s'écrase, une clôture que recouvrent à demi les buissons en fleurs.

Au premier plan, appuyé à cette clôture, la tête nimbée de l'auréole du capuce, la bouche pure et les yeux naïfs—

ces yeux en amandes et couleurs de chataignes, des Siennois—se tient *Il Santo,* dont l'extase semble avoir immobilisé un geste inimitable de tendresse candide. On dirait que toutes les beautés qui l'environnent écoutent; car il parle, le doux saint. Il parle, non pas aux arbustes qui lui tendent leurs branches comme des mains pour acclamer ses paroles; non pas aux fleurs qui tournent vers lui leurs corolles fraîches comme des lèvres pour lui sourire; non pas même aux chardons violets qui, de crainte qu'il ne les quitte, enfoncent leurs griffes dans sa bure rapiécée, comme pour le retenir. Non, il parle aux oiseaux — chose inouïe jusqu'alors — un langage fraternel.

Frère Ange, assis sur une pierre, le regarde avec ferveur, tandis que Massé, les mains croisées sur sa poitrine, pleure de surprise ou de joie et peut-être aussi d'amour. C'est gracieux, coloré, ému, comme le récit d'une vieille légende: c'est délicieux à l'oeil comme il sied que soit une peinture. Et c'est bien, également captivante dans le sonate et le ta-

bleau, *la lieta dolcezza del amore*, me dit Nino dans son langage harmonieusement sonore .

Puis, tout songeur, avec, sur les lèvres des bribes de la sonate, et dans les yeux, l'imprévu des lignes magiciennes du tableau, je pris, pour redescendre à Via Balbi, la route en lacets qui conduit à la place Fontane Marose qui me parut toute sombre, décolorée. Je me disais alors que la vérité historique pourrait bien nier qu'à Bevagna, alors comme aujourd'hui, il y eût des limites aux champs et des haies aux routes. Je me disais encore que le peintre commit un plaisant anachronisme qui appuia le thaumaturge du XIIIe siècle sur une clôture de pieux. Je me ressaisis aussitôt d'ailleurs: à quoi sert de raisonner. Ne savons-nous pas que la raison ramène toujours à la prose, tandis que l'amour fait rarement autre chose que de la poésie. Nous lui devons encore cette page exquise que le peintre a suavement rimée au temps des Guelfes et des Gibelins peut-être, et qui charme encore au siècle des Gothas, par le

rythme vainqueur de ses tons délicieusement pâlis.

Et comme au cinéma, je revoyais passer devant mes yeux, une à une, certaines toiles des peintres de chez nous; tel ou tel tableau de Suzor Côté ou de Franchère, de Morrice ou de Cullen, de Delfosse ou de Brymner, comme aussi les dessins si vigoureusement burinés par un Julien ou un Massicotte.

Certes, toute beauté est naturelle: toutefois, tout ce qui est naturel n'est pas beau. Il fallait donc que nos peintres fussent supérieurement doués de goût et de talents, pour faire briller sur les traits plutôt sauvages de notre pays, la beauté divine de l'expression. Certaines de leurs pages ne décevraient pas un lecteur de Châteaubriand: elles possèdent assez d'harmonies pour faire chanter un Lamartine; assez d'esprit et de grâce pour faire raisonner un Ruskin; assez d'éclectisme—si le mot peut s'appliquer à la chose—pour faire philosopher un Taine.

Je m'arrête. Libre jusqu'ici comme le cheval du désert qui ignore les en-

clos, je me suis émancipé de la tyrannie de mon titre: "j'en ai honte; aussi je me pardonne", comme écrivait le spirituel Buies. Et je m'aperçois combien je suis plus près de mon sujet que je ne le croyais.

Remarquez avec moi, s'il vous plaît, l'importance, comme accessoire, de nos clôtures de pieux dans le paysage de chez nous. Ce qui était un délicieux anachronisme pour les peintres italiens du XIV et XVe siècle, devient pour nous un motif de couleur locale,—et du meilleur aloi—ne manquant pas de ressources décoratives. Notre pays ne connaît pas en effet les aloès qui marquent les limites des champs de la Ligurie; ni les palissades de roseaux, festonnées de vignes, de la Toscane; ni les enceintes de pierres roses où les lézards verts zigzaguent comme des éclairs, de l'Ombrie; ni les haies de troène ou de buis des campagnes romaines. Nous ne connaissons pas davantage les haies d'aubépine et de chèvrefeuille du Nord de la France; ni même les échaliers du Midi, dont les

noms nous sont venus par la littérature romanesque. Nos ancêtres, que je soupçonne de l'avoir inventée, nous ont apporté jadis la solide clôture de pieux, qui a pour avantage principal de pouvoir étendre *ad libitum* les limites des champs, et de créer ainsi, tout naturellement, des procès. La clôture, nous dit-on, s'en va; les procès vont-ils rester?

Lors donc qu'ils les ont peintes, nos peintres étaient avant tout des peintres d'histoire; de cette histoire que l'on se surprend à connaître sans l'avoir jamais apprise, parce que le souvenir l'a écrite en lettres indélébiles au fond de nos coeurs. On n'oublie jamais que la première étendue de terre que nous avons regardée, ce premier royaume qu'est le bien paternel, nous est apparu fermé par la clôture de pieux. Devrait-on trouver de l'amertume dans cette réminiscence, il nous faudrait encore avouer que cette clôture nous parut un jour devoir enclore toujours notre prison. Et voyez comme nous étions ingrats: lorsque nous avons si

joyeusement passé peut-être, ces fragiles limites mises à notre prétendue captivité, plus loin que les adieux, la clôture nous a accompagnés sur le chemin du roi, image de la voie droite qu'elle nous invitait si discrètement à ne jamais abandonner.

Et lorsque plus tard, à la poursuite de l'inspiration, le peintre prolongeait ses artistiques flâneries, et par monts et par vaux, partout et toujours, il la rencontrait, et souvent comme un obstacle quand elle ne devenait pas une obcession.

Rien d'étonnant alors qu'elle soit entrée dans leurs tableaux. Ils doivent s'en féliciter aujourd'hui, car ils ont su, avec un charme indiscutable, tirer profit de cet accessoire vulgaire, de cet humble motif, pour dessiner l'un des traits distinctifs du paysage canadien. Pour l'avoir fait avec tant de succès, je ne serais pas autrement surpris qu'ils l'eussent fait *con amore* en se souvenant des clôtures *pour rire* qui furent nos jouets jadis, comme je me remémore en les évoquant, celles sur lesquelles au-

ront bientôt passé une cinquantaine de printemps et d'étés, avec autant d'automnes et d'hivers, et qui ont résisté à tout.

M'en voudront-ils de leur rappeler ce temps-là ?

Quand on était petit, chez nous, alors que le soleil du printemps avait séché la pelouse qui s'étendait en arrière de la maison, on partait pour les terres neuves.

Une vieille faucille nous servait à la fois de hache, de *godendard* et de serpe. Nos abattis terminés — des herbes *St-Jean* et des *rapaces*—en descendants authentiques de Normands que nous étions, on élevait des clôtures qui devaient sauvegarder ces domaines défrichés à la sueur de nos jeunes fronts, contre les appétits concupiscibles d'autres concessionnaires de la même race.

Les allumettes de cèdre dont nos grands-pères se servaient pour allumer leur calumet à la petite porte du poêle, nous fournissaient le matériel. Armés d'une hache-à-bardeau en guise de masse, nous plantions de petits piquets

entre lesquels nous posions les minuscules pieux, espacés avec l'art requis, pour former un parallélogramme dont les figures géométriques connues ne donnent pas d'exemple.

Sans perdre de temps, la maison, une boîte vide d'allumettes soufrées— s'élevait; puis la grange — une caisse vide de vermicelle — flanquée du moulin-à-battre aux voiles de carton, et qui *virait* comme un vrai. La plantation des arbres, le long de chemins ne menant nulle part, devenait l'occasion d'échanges de vues — et aussi de soufflets — révélant des initiatives contraires qui ne devaient aboutir, elles non plus, à rien. Les jardins se dessinaient qui demeuraient stériles, malgré les semences répétées de sable fin. En attendant cette croissance, notre activité nous poussait à agrandir nos domaines, indéfiniment.

Nous nous apercevions un jour que les sèves printanières avaient soulevé l'herbe autour de nos clôtures lilliputiennes. C'était le temps des foins, après lesquels nos champs devenaient

des pâturages. Notre saison agricole était terminée, et un romancier ne manquerait pas de dire en son style imagé, que "nous brûlions nos vies."

Heureusement toutefois, que notre trésor d'illusions était intact. Quelle banqueroute si nous l'avions perdu: nous n'avions que cela. Délapidé depuis lors, il ne m'en reste plus aujourd'hui que l'ignorance et la pauvreté, deux vertus qui, grâce aux promesses du *Beati pauperes spiritu,* vont me conduire au royaume des cieux. C'est toujours cela.

Avec nos illusions, nous avions encore en ce temps-là, l'amour de la vie, non peut-être d'une vie embaumée par l'idéal' "petite fleur bleue au coeur d'or", comme l'appelle Théo. Gautier; mais de celle que nous chantait la terre rajeunie dans la tiède atmosphère du printemps, alors que la joie descendait jusqu'à nous sur une échelle de rayons.

L'époque était venue des matins bleus et des midis blonds, au fond desquels les érables de la *sucrerie* se couvraient de bourgeons délicatement rosés que

chantent les rossignols. Assis, droits comme des fioles, sur les pieux qui remplissaient le *ber de la charrette,* nous partions, heureux combien! pour aller voir relever les clôtures de nos champs immenses. Plus l'endroit était éloigné, plus il nous semblait désirable. Nous apprîmes plus tard qu'il ne faut pas connaître ce que l'on a trop aimé par l'imagination. Aucune réalité ne lutte avec cette fée.

Nous partions. Et comme cette initiative première aux travaux champêtres coïncidait presque toujours avec l'échange de la robe pour les premières culottes, elle ne faisait qu'accroître la superbe qu'avait fait naître en nous la promotion au grade de sexe fort. Enlevés par des bras robustes de notre trône ambulant, et déposées sur *l'about* des pièces, nous étions bien un peu beaucoup intimidés par l'immensité des champs, au fond desquels passait l'Express d'Halifax. C'était aussi avec un étonnement qui tenait de l'extase que nous écoutions l'écho des coups de masse, répété par la forêt voisine. Il

ne fallait rien moins que la voix paternelle pour nous tirer de cet enchantement. Elle disait: "Va me chercher cette pierre, comme un homme" ou bien: "porte-moi cette cheville comme un grand garçon": c'est avec une foi à transporter les montagnes que nous nous élancions vers la chose indiquée. Quelles délices s'il nous était permis de placer la pierre entre les pieux qui l'attendaient, ou de poser le *coin* dans la fente de la cheville! O distinction! O grandeur!

Nous suivions ainsi les clôtures de ligne et celles des pacages, puis celles de *refente* et des divers enclos ensemencés. Peu à peu, la charrette se vidait des pièces neuves. Les pieux rompus et les piquets brisés en prenaient aussitôt la place pour servir à nouveau pour la clôture du jardin, qui avait une particularité non sans charme. Ces vieux piquets nouvellement aiguisés et enfoncés à d'inégales profondeurs, apparaissaient de loin comme les bords dentelés d'un vieux vase d'argent, duquel s'échappent des fleurs et des fruits.

Il faut pourtant ajouter que cette coquetterie était tout à fait étrangère à sa confection. Il s'agissait de préserver efficacement les choux et les *carrés d'oignons,* contre la gourmandise des vaches et des poules, sur lesquelles ces légumes exercent une fascination qui devient de la fureur : c'est probablement cela qui leur a valu le nom d'animaux domestiques.

C'est à la suite de déprédations répétées de ce genre, que le cheval—cette conquête de l'homme—a vu son élégance et sa noblesse subir l'épreuve du *licou,* du *carcan* et de l'*enfarge.* Quant à l'espèce bovine, elle s'est vue affublée, pour la même raison, de planches sur les yeux, de *traverses* sur les cornes et d'*encloppes* aux pieds, alors que la race ovine allait parodier dans nos champs le passage des coursiers romains traînant le quadrige impérial.

*

* *

Aussi quel lourd fardeau d'inquiétudes le cultivateur ne déposait-il pas

lorsque les moissons rentrées, on pouvait enlever les pieux des clôtures pour permettre aux troupeaux de trouver plus facilement une pâture que les chaumes jaunis de l'automne commençaient à leur refuser. Il était facile alors d'aller à la *bourdaine* et aux *atocas* sans oublier les *gueules noires*: on *piquait* à travers les champs, en sautant les pagées de clôture, tandis que, pour aller pendant l'été, aux fraises, aux framboises et aux *beluets,* il fallait les sauter toutes.

Tout le monde vous dira d'ailleurs, que pour les *routes de traverse* et les *trécarrés,* ce système de déclore, est des plus pratiques. Quand on ne l'adopte pas, on voit sans *rémission,* les chemins s'emplir de neige *à pleine clôture,* engendrant ainsi cahots et pentes qui ne sont pas toujours le plus grand souci des déblayeurs, ni le moindre tourment des voituriers. Les coureurs à la raquette devaient en avoir de la reconnaissance aux habitants, lorsque ceux-ci déclosaient leurs biens, quoique cet obstacle fut un des attraits de ce sport

tout canadien. Quant aux glisseurs sur traîneaux ou *bob-sleigh,* c'est avec une joie délirante qu'ils pouvaient étendre leurs *glissettes* depuis le chemin du roi jusque dans les côteaux.

Par contre, vous voyez d'ici la catastrophe, si les clôtures avaient été en broches barbelées ou autre...

Pour rendre justice à cette nouvelle clôture qui remplace l'ancienne, il faut dire qu'elle remplit avec moins de dépenses et plus de satisfaction pour le cultivateur, le rôle pour lequel elle a été créée. Ceci pourrait être écrit plus élégamment, mais cela donne au moins, une idée assez exacte de sa valeur. Toute parfaite qu'elle soit, elle ne deviendra pas un objet d'idolâtrie pour les *petits glisseux*—pour la raison que vous savez—et non plus pour les peintres, pour d'autres raisons que vous soupçonnez. Ils ne lui demanderont jamais, en effet, cette grâce esthétique que possédait son aînée, même dans sa tenue la plus négligée: c'est, il me semble, à l'occasion d'une pagée de clôture que se vérifie le mieux l'axiome bien

connu : un beau désordre est un effet de l'art.

Et pour cela, j'ai confiance que les clôtures de pieux ne s'en iront pas autrement que dans les mystérieuses profondeurs des perspectives. Elles nous resteront ainsi, à la manière des momies égyptiennes, ensevelies dans les linceuls lumineux de quelques pages immortelles.

La musique, ici, les accompagne ; nos regrets les suivent ; ces lignes chantent leur apothéose. Que pourraient-elles désirer de plus ?...

UNE CHOSE QUI DEMEURE.

ELLES s'en vont donc, ces vieilles choses, et tant d'autres encore!... Elles s'en vont... et de les voir partir ainsi comme gênées, presque honteuses, j'en avais de la peine. C'est pourquoi, avant qu'elles ne descendent la pente qui les mène à l'irrémédiable oubli; pendant qu'elles reculent et s'attardent, regardant parfois en arrière comme ces personnes nées au village et qui le quittent pour n'y plus revenir; pendant qu'elles sont encore près de nous, aux frontières qui séparent le passé de l'avenir, j'ai pensé leur dire merci, avec des mots anciens et rudes comme la terre, et qu'elles reconnaîtront. J'ai voulu les saluer de loin et les saluer encore au nom des gens de par chez nous. Pour eux, pour moi, pour tous, j'ai senti le besoin de

leur dire adieu. Si elles emportent quelque chose de nous, nous garderons, n'est-il pas vrai, quelque chose d'elles.

Mais ce souvenir que nous désirons garder d'elles, s'il n'est qu'une pensée, un regret, survivra-t-il à la génération qui le professe? S'il revêtait plutôt, comme c'est l'usage du souvenir, une forme sensible, à laquelle nos traditions pourraient insuffler la vie; dont nos réminiscences feraient palpiter l'âme toute canadienne; pour laquelle nos vieux mots du pays seraient un langage; ne serait-ce pas assurer à ces "choses qui s'en vont..." autant qu'il est en notre pouvoir, une espèce d'immortalité?

Cette survivance des choses de l'histoire était, pour ainsi dire, toute la religion des peuples anciens. Les monuments que les siècles nous ont conservés; les statues qui ont surgi des ruines accumulées par le temps, nous disent quelle perfection d'art ces peuples savaient déployer, pour envelopper des formes parfois lourdes et souvent ingrates, dans le réseau serré de leurs

lignes impeccables et donner ainsi à leur oeuvre une empreinte, j'allais dire divine, et, dans tous les cas, immortelle. Ces glorieux vestiges nous révèlent encore à quelles ressources les habiles sculpteurs savaient recourir, pour objectiver l'histoire qu'ils avaient la mission de transmettre à la postérité. Et nous devons reconnaître que, si le génie est la faculté de faire sentir l'âme des choses, et de la faire sentir à d'autres âmes, les artistes de ces époques lointaines avaient reçu, à un degré supérieur, ce don auguste des dieux.

C'est ainsi que leurs ciseaux ont vaincu, dans un suprême effort qui les portait aux frontières de la vie, le granit et le marbre, le fer et le bronze, en les forçant à chanter en choeur l'apothéose de leurs héros qu'ils savaient revêtir de majesté, couronner de grandeur. Avec quel art magique ne les voyons-nous pas enrouler, autour des socles, épigraphes et armes, trophées et devises; noms, dates et insignes qui dévoilent aujourd'hui le secret de l'emprise que ces hommes eurent sur la vie

pour la modeler avec tant de force et d'harmonie qu'elle s'imposât d'elle-même à l'admiration des contemporains comme à l'idéal de tous les temps.

C'est ce culte du souvenir, fécondé par une pensée de filiale reconnaissance qui a fait germer et s'épanouir sur le sol ancestral du vieux Québec, cette fleur de bronze que tout le pays admire aujourd'hui: je veux dire, la statue de Louis Hébert, premier cultivateur français-canadien, l'une de nos gloires les plus pures.

Inspiré sans doute par le zélé promoteur de l'oeuvre nationale, en lequel la patrie salue le descendant authentique du premier colon du Canada; et sûrement avec un sens très averti de notre histoire, le savoureux sculpteur semble avoir voulu couler en bronze ces vers bien connus de la "Légende d'un Peuple":

"Hébert, qui suit, ému, le pas de ses chevaux,
Rentre, offrant à Celui qui donne l'abondance,
La première moisson de la Nouvelle-France."

Loin de moi la prétention de vouloir remplir ici l'office virgilien. Je ne veux

pas davantage m'avancer en intrus dans les domaines réservés aux critiques d'art qui ne manqueront pas de célébrer la vigoureuse élégance de ce buste tout musclé de soleil. Qu'on me permette, toutefois, d'exprimer une admiration bien sincère en louant hautement la vérité vivante du geste, qui confère à l'austère simplicité de cette silhouette, la noblesse et la grandeur d'un profil biblique. Epigraphes, trophées, armes et devises, nous donnent, si je puis dire, la note héroïque, pour prolonger parmi nous, et d'une façon durable, les profondes harmonies de cette vie chrétienne et laborieuse représentée par ces groupes d'un réalisme si captivant où nous aimons à reconnaître les lumineux symboles des causes primordiales de cette gloire, à la fois si modestement et si étonnamment féconde.

Et l'avouerai-je? il me plaît infiniment de retrouver ici, comme à la tête du cortège nombreux des "choses qui s'en vont..." l'antique charrue des premiers guérets, la vieille faucille des premières moissons. Ces outils aux formes

archaïques furent jadis à la peine : ils sont aujourd'hui à la gloire. C'est justice. Echo sonorisé de la voix de Hébert, ils nous parlent un peu de son âme et donnent à notre race, dans un langage compris de tous, une leçon de vertu.

Car, si la silhouette divinement paternelle de Mgr de Laval qui, du haut de son socle comme d'un premier autel, tient toujours étendue sa main bénissante, nous rappelle la sainteté de nos traditions religieuses ; si le profil élégant de Champlain qui se découpe en plein ciel au-dessus de cette terre dont il prit possession au nom du roi de France, nous rappelle la noblesse de nos origines nationales ; la statue de Louis Hébert, surgissant à cette heure critique de notre histoire comme un éloquent rappel à l'amour du sol, doit faire revivre en nous la fierté de nos origines populaires. Elle vient opportunément compléter autour du Monument de la Foi, comme autour de son centre nécessaire, le symbole de cette trinité qui présida aux destinées canadiennes : le génie

latin fécondant les énergies françaises pour les consacrer à Dieu.

De l'élévation où les a placés l'héroïsme de vies différentes, mais toutes soeurs dans le même idéal entrevu, réalisé et vécu, Laval, Champlain et Hébert font entendre leurs voix. Ame canadienne, — Jeanne d'Arc de la Nouvelle France — ce sont "tes voix"; voix auxquelles, ô mon pays! tu dois vouloir, comme la sainte bergère, "user tes jambes jusqu'aux genoux plutôt que de faillir à leur appel". Ce sont des voix qui descendent du ciel, et les seules — puisqu'elles parlent français — auxquelles tu reconnais le droit de remuer ton coeur jusque dans ses profondeurs sacrées.

Canada, ma patrie! suis "tes voix"; elles te conduiront certainement à la bataille, mais plus sûrement encore à la victoire.

Ecoute.

*

* *

"Sois fidèle à Dieu" te dit avec la solennelle brièveté d'un texte sacré, ton premier Pasteur, Mgr de Laval.

"Sois fidèle au génie latin comme à la langue de tes pères" reprend fièrement Champlain.

"Sois fidèle aux champs de tes aïeux" ajoute Hébert, avec une grave simplicité.

"Sois fidèle"! Invitation séculaire à laquelle répond notre séculaire: "Je me souviens".

Dieu, la langue, la terre. Voilà les trois parties mélodiques et de tonalités diverses du même choeur qui exécute l'hymne de nos traditions nationales. Tradition de la Foi qui se renouvelle à mesure que nous la vivons. Tradition de la "parlure" qui en fut le premier véhicule et qui en demeure la jalouse dépositaire et la gardienne vigilante. Tradition des sains labeurs du sol qui a formé la génération honnête autant que féconde et robuste dont nous sommes fiers d'être les descendants. Toutes traditions qui sont la source de cette force expansive, de ces énergies exubé-

rantes auxquelles vient s'abreuver le progrès d'un peuple et loin desquelles il ne saurait que dégénérer en se déshonorant.

*
* *

Etre fidèle à Dieu! Nos pères le furent admirablement, supérieurement, héroïquement; soyons-le fièrement, généreusement, constamment.

Il n'est peut-être pas de chant plus doux aux oreilles du "canadien errant' que d'entendre sur des plages étrangères, parler ainsi de son pays: c'est un peuple de foi. C'est avec une sainte joie qu'il savoure toute la douceur réconfortante de ces paroles. Instinctivement alors, il se demande: A qui donc devons-nous d'avoir été préservés de la décadence qui fait les nations impies? La réponse s'impose: c'est, après Dieu, au zèle de notre admirable épiscopat, fils et successeur de Mgr de Laval; et, sous sa conduite, au dévouement inlassable des prêtres éducateurs et missionnaires dont les paroles en-

flammées et les exemples entraînants ont toujours trouvé en nous, sinon des imitateurs parfaits, du moins des disciples remplis de docilité et de vénération.

La docilité de notre obéissance à l'Eglise qui nous parlait par la bouche de nos pasteurs, met comme une riche enluminure à toutes les pages de notre histoire ecclésiastique et civile. Plus que jamais, elle a brillé en ces derniers temps d'un éclat incomparable.

C'était hier. Nos frères d'Ontario dans le but initial et sacré d'être fidèles en protégeant notre Foi qui est comme la moëlle de nos traditions; dans le but secondaire, mais non poursuivi d'une ardeur moins vive, d'être fidèles à notre langue qui en fut, jusqu'ici, le rampart respecté; nos frères d'Ontario, dis-je, se sont portés en rangs serrés vers une brèche que l'ennemi tentait d'ouvrir dans les lois de l'enseignement scolaire de sa province. Et comme s'il se fût agi de notre Foi elle-même, ils étaient décidés de combattre jusqu'à la fin et de résister quand même, pour défendre

les murailles de cette citadelle inviolable que doit être la langue d'un peuple. Lutte et résistance qui ont immortalisé la mémoire de nos petits frères d'Ontario, les martyrs innocents de notre langue maternelle.

Mais le Pape a parlé. Le Pape dont le coeur est broyé par la douleur et les angoisses qu'accumulent les haines meurtrières qui ensanglantent l'Europe; le Pape s'est tourné vers nous, les Canadiens, nous demandant le mot de paix qui doit consoler son coeur, et que les autres nations refusent à son désir de Père. Les Canadiens seront-ils dégénérés ? leur générosité sera-t-elle moindre pour Benoit XV qu'elle ne le fut pour Pie IX que nos zouaves défendirent si filialement? Non certes. Puisque c'était la Foi que nous désirions protéger; et que le grand Gardien de la Foi, l'immortel capitaine des armées du Christ, placé plus haut et voyant plus loin; lui qui a le devoir de veiller sur les âmes de tous les peuples, nous commandait de cesser la défense, il n'y avait plus, si nous voulions rester fi-

dèles à nos traditions de fils respectueux et aimants, qu'à baisser les armes. Ce fut fait. L'acte de soumission fut complet, admirable, et disons-le, héroïque. Les Canadiens-français ont compris qu'il faut parfois porter la fidélité aux extrémités où saint Jean-Baptiste, notre patron, l'a poussée, lui qui fut mis à mort pour avoir parlé *sa langue,* qui était celle de Dieu. C'est à des sacrifices de ce prix qu'on se montre vraiment prophète et que l'on prévient Dieu. "Précurseur et témoin de Jésus-Christ—a dit un chantre enthousiaste de nos gloires—voilà le rôle du Canada français". Par notre obéissance au Pape et notre amour de la paix, nous annonçons le Christ à ceux mêmes qui nous taxaient de fanatisme; et notre bel acte de fidélité n'était pas terminé, que déjà on entendait les pas du Sauveur qui s'avançait pour prendre possession du royaume des âmes.

Le sens de nos traditions, l'enseignement de nos origines tiennent tout entiers dans cette soumission. Puis nous vaincrons quand même, car "vir

obediens loquetur victoria" disent les Saintes Lettres, et

Nous parlerons français tant que nous parlerons.

comme l'écrit si fièrement M. Lozeau, et cela avec le double honneur d'avoir été fidèles à notre langue et à notre Foi.

*

* *

Puis, comme l'edelweiss qui fleurit au milieu des neiges et des vents alpins, la langue française demeurera chez nous, parce que, essentiellement catholique, elle est faite pour les hauteurs. Elle demeurera, puisque les lignées des De Laval et De S.-Valier, des Marie de l'Incarnation et des Marguerite Bourgeois, consacrent leur vie à veiller sur elle. Tant qu'on vit pour une langue, elle ne peut pas mourir.

Elle demeurera et grandira encore, essentiellement loyale et franche, avec les Champlain et les Frontenac, les Maisonneuve et les Laviolette que représen-

tent nos autorités civiles. Elles auront à coeur d'établir son règne sur les bases solides de lois justes qui lui assurent la paix au sein de laquelle prospèrent les choses acquises au prix des combats.

Elle demeurera, la langue française, essentiellement noble et vaillante et elle deviendra aussi forte qu'harmonieuse chez nous, grâce à nos Dollard, les légions chevaleresques de l'A.C.J.C. qui, poussées par les secrètes ardeurs d'un atavisme toujours vivace, ont juré de la défendre dix contre un et de mourir plutôt que de la trahir jamais.

Elle demeurera encore, parce que notre race, comme celle du peuple de Dieu, s'est multipliée, se multiplie et se multipliera comme les étoiles du ciel, avec les Hébert et les Couillard des temps modernes, pour révéler à l'univers, l'emprise du génie latin sur nos vies neuves; à quelles profondeurs incroyables il plonge ses racines dans notre sol; et avec quelle fierté et quel implacable vouloir nous désirons lui rester fidèles.

Elle demeurera, je dirai, surtout,

parce qu'à côté des hommes d'action dont le prosélytisme a les vastes régions de notre patrie pour se mouvoir, dans l'ombre du foyer domestique, "l'amour, la plus grande des choses, et une mère, le plus grand des êtres" veillent. Elles se dressent les mères vigilantes, non-seulement pour défendre "l'héritage lourd de gloire qu'elles ont accepté de transmettre à leurs fils, (Madeleine) mais encore pour enseigner à ces mêmes fils comment, pourquoi et jusqu'où nous devons l'aimer, afin de pouvoir ensuite répéter les paroles d'une grâce exquise que je voudrais être poète et musicien pour en faire une berceuse nationale: "Dormez en paix, mes aïeules; vos filles veillent..."

Elle demeurera donc à jamais, parce qu'après l'avoir aimée depuis... toujours, pour les services qu'elle a rendus à notre Foi, nous l'aimerons davantage, maintenant qu'elle a souffert pour Elle et pour nous.

Nous l'aimerons aussi pour nous-mêmes, puisqu'elle est le merveilleux instrument à nous donné par la Provi-

dence, et propre plus que tout autre à servir le génie canadien pour le développement et la satisfaction de ses plus légitimes aspirations de l'esprit et du coeur.

Nous l'aimerons, parce que le Très-Haut qui nous l'a donnée il y a 300 ans, nous l'a conservée jusqu'à ce jour, par ce qu'on a bien voulu appeler le "miracle canadien." Puis, comme la reconnaissance attire de nouveaux bienfaits, nous en remercierons le Seigneur. Et pour qu'Il nous fasse la grâce de ne pas être dépouillés de ce trésor, je voudrais que tous les petits enfants — nos hommes de demain — apprissent, pour la réciter souvent, cette courte prière qui résume les enseignements de "nos voix":

Mon Dieu, je vous aime de tout mon coeur et par-dessus toutes choses, et j'aime mon Canada-Français, plus que moi-même, pour l'amour de Vous.

Table des matières

Préface 9

A la maison

Le rouet 15
Le métier 25
L'amour de la terre 43

Près de la maison

La laiterie 61
Les moulins-à-vent 75
Le fléau et le crible 87
Les moulins-à-farine 99

Dans les champs

Les foins à la petite faux 113
Le brayage 127
Les corvées 137
Les clôtures de pieux 149

Une chose qui demeure 171

Table des matières 187

Universitas
CANADIANA
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Librar
University of
Date Due

-39003 004274352b

PS 8513 .O8C4 1918
GOSSELIN, NO
CHOSES QUI

CE

PS
8513
.O8C4 1918

GOSSELIN, NOEL
CHOSES QUI S'EN VONT

1487122

U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 07 01 02 11 09 2